



PIERRE DE QUERLON & CHARLES VERRIER

Les Amours de Leucippe et de Clitophon

ROMAN D'AVENTURES

D'APRÈS ACHILLES TATIUS

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 10.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



A

HENRI DE REGNIER

ET

A LA MÉMOIRE

DE

JACQUES COMINGEOIS

ET AUSSI

A CELLE

DE

MADAME DE VILLEDIEU

P. Q. ET C. V.

LES AMOURS DE LEUCIPPE
ET DE CLITOPHON

DES MÊMES AUTEURS :

La Princesse a l'Aventure, *conte*. . . . . 1 vol.

OUVRAGES DE PIERRE DE QUERLON :

La Liaison Facheuse, roman. . . . . . . 1 vol.
Les Joues d'Hélène, roman. . . . . 1 vol.
Les Tablettes Romaines. . . . . 1 vol.
Le Bandeau, un acte. . . . . 1 plq.
Rémy de Gourmont, essai. . . . . 1 plq.
L'Activité artistique. . . . . 1 plq.

OUVRAGES DE CHARLES VERRIER :

Les Epigrammes d'Ausone (traduction). . . 1 vol.

En préparation :

Julie Petite Fille. . . . . Roman.
Le Bouquet de Clair-Bassin . . . . . . Poèmes.

Est jocus in nostris, sunt seria multa, libellis
Stoicus has partes, has Epicurus agit.
Salva mihi veterum maneat dum regula morum
Ludat permixis sobria Musa jocis.

(D. M. Ausonii Epigrammata
IX. De suis poematis.)

« *Sur quoy il est à remarquer que lorsque les habiles gens peschent, c'est toujours par la recherche de quelque beauté ...* »

(Colson.)

PROLOGUE

EUROPE ENLEVÉE. COMME ELLE EST PEINTE DANS LE TEMPLE DE VÉNUS. L'AUTEUR RENCONTRE CLITOPHON ET LE MÈNE DANS UN BOSQUET.

Il y a dans le Temple d'Astarté, à Sidon, un très grand Tableau peint où l'on voit à la fois la terre et la mer et qui figure *Europe enlevée.*

Dans un pré, une troupe de vierges descend vers la mer où nage le taureau blanc qui porte la jeune fille Europa. C'est un pré tout rempli d'herbe, où des narcisses, des rosiers et des myrtes sont arrangés en belles corbeilles. Il est entouré de massifs d'arbres dont les rameaux et le feuillage s'enlacent de telle sorte qu'ils l'ombragent comme un toit.

Outre que le soleil est parfaitement représenté, le peintre a encore feint l'ombre avec un tel souci et une telle subtilité que les rayons ne traversent les arbres qu'en

2

certains lieux du bois et par d'étroites issues que l'artisan leur a ménagées. Parmi les bosquets, serpente un ruisseau plein de joncs, qui reflète les oiseaux du ciel et au bord duquel est le jardinier qui distribue les eaux.

Cependant les jeunes filles montrent une grande frayeur. Les bras en l'air, les cheveux dénoués sous leurs couronnes, elles se sont avancées dans la mer; et leurs tuniques retroussées laissent briller leurs jambes nues.

On voit les vagues qui sont rouges près du rivage et bleues à la haute mer. Un grand rocher s'élève au-dessus des jardins; les vagues s'étalent sur le sable et l'écume blanchit le bas du rocher.

C'est au milieu de la mer qu'est peint le taureau blanc. Il nage en battant les flots. La jeune fille Europa sur sa croupe ne se tient point à la manière des cavaliers, mais bien assise de côté les jambes pendantes. Le vent soulève son manteau et découvre la chemise de lin qui la revêt jusqu'aux cuisses et dont la toile est si

ténue qu'elle laisse voir ses belles formes; et — comment un artisan a-t-il pu avoir tant d'habileté et de soins ? — au travers de la chemise on voit le contour de son ventre étroit et poli, le dessin menu de son nombril, et, dans une ombre propice, la rondeur et le pli secret de son giron. Ses hanches sont larges et bien posées. La ceinture qui tient son manteau serre un peu sa poitrine en rapprochant l'un de l'autre ses petits seins. Ses bras étendus retiennent un voile léger, qui volète derrière sa nuque, et qui représente dans l'esprit du peintre le souffle de la brise : ainsi le voile se tient en l'air, gonflé et tendu, comme si, à la vérité, le taureau courait dans la mer en allant contre le vent.

Des dauphins sautent autour du taureau, et l'Amour, avec un air effronté, le carquois sur l'épaule, se tourne vers Jupiter, et lui montre la route en tenant à deux mains son gros flambeau.

— Telle est donc, m'écriai-je, la puissance de l'Amour : un enfant exerce un tel empire sur le ciel, la terre et la mer ?

— Nul le sait mieux que moi, dit un jeune homme qui visitait aussi le Temple de Vénus, et ce Tableau semble avoir été peint pour me rappeler les disgrâces dont l'amour s'est plu à m'accabler.

— Que t'est-il arrivé, jeune homme, lui dis-je? Aussi bien tu ne m'as point l'air ennemi des mystères de ce dieu.

— Tu réveilles tout un essaim de paroles, me répondit-il, car mes aventures sont pareilles à un rayon bien fourni.

— Ne t'en inquiète point, lui dis-je, et, si tes aventures sont longues, veuille me suivre en cet endroit propice.

Et le prenant par la main, je le conduisis dans les jardins qui entouraient le Temple de Vénus, où plusieurs platanes fort touffus embellissaient le lieu de leur ombrage, et le long duquel coulait une eau pure et froide comme si elle venait d'être tout fraîchement dégelée de la neige.

Je le fis asseoir sur le banc d'une tonnelle de fer doré, et :

— Je t'écoute, lui dis-je, cette retraite est plaisante et convient aux récits d'amour.

LIVRE PREMIER

OU DU FIGUIER

I

CLITOPHON COMMENCE AINSI :

Mon père Hippias avait un grand nombre de femmes. C'était un des principaux magistrats de la ville de Tyr. Ses vaisseaux chargés de moutons allaient et venaient entre tous les ports de l'Archipel et de la Grande Grèce ; il faisait lui-même chaque année un voyage lointain dans les contrées voisines des marais Méotides et de la mer Hyrcanienne, ou par delà le Golfe de la Perse jusqu'au bord de la mer des Indes.

C'est pendant une de ces expéditions qu'il m'eut d'une femme du Caucase que ses hommes avaient enlevée sur les rives de la Colchide. Cette femme mourut en me mettant au monde, et on m'appela Clito-

phon, du nom de la ville de Clitophe où elle était née.

Mon père me fit élever avec sa fille, Calligone, qui était plus âgée que moi de deux ans, par l'affranchi Satyre, dans une petite maison qu'il avait sur le bord de la mer.

II

LE FIGUIER

C'est dans cette maison et dans son jardin que j'ai passé mon enfance avec la petite Calligone.

Satyre nous faisait épeler l'inscription de la porte de la cour, et il nous apprenait à écrire avec un long roseau au revers des papiers sur lesquels il faisait les comptes de la maison. Il était habile à tresser les paniers, à cuire des galettes de chenevis, à faire des sandales avec des feuilles de palmier, à tailler les arbres et

à écrire de longues histoires qu'il nous faisait recopier.

Il arrosait toute la journée dans le potager. Coiffé d'un large chapeau de toile jaune, il allait vite en boitant du bassin rond où il remplissait ses arrosoirs, au mur blanc et plein de soleil le long duquel s'étalaient en croix les espaliers dont il prenait grand soin.

Il y avait, dans un coin du jardin, un grand figuier d'Anatolie dont le tronc creux formait des cachettes où Calligone enfouissait ses poupées d'argile. C'était là que nous jouions.

Calligone avait une petite robe ronde avec deux trous pour les bras, et elle la retroussait tout autour de sa ceinture pour grimper à l'arbre ; elle avait les jambes nues ; l'ombre des grandes feuilles remuait sur nous.

Nous essayions d'attraper les poissons qui étaient dans le bassin où il y avait un bouillon d'eau, et auprès duquel on nous défendait d'aller ; Calligone tentait vainement de les saisir avec ses doigts, et je

me couchais à plat ventre pour les prendre dans mon bonnet de laine rouge.

Satyre avait pour amie une négresse qui venait nous voir souvent. Elle nous donna un pigeon de bois bleu qui avait des yeux de corail.

III

LE TOIT

Notre maison avait un toit rond peint à la chaux autour duquel était une balustrade.

Un jour qu'on nous avait laissés seuls, nous y montâmes. L'escalier tournant était noir et étroit ; quand nous fûmes arrivés en haut nous fûmes éblouis par l'éclat du ciel sur la mer et sur les toits blancs de la cité.

Les flots violets et mouvants semblaient surplomber la ville de toutes parts. Le vent faisait voler nos robes. Nous nous

cramponnions à la balustrade. Des bateaux dont les grandes voiles jaunes et rouges ballottaient, gagnaient rapidement la haute mer, restaient un moment immobiles sur l'horizon, puis disparaissaient.

Le plus haut point de la ville était le temple d'Astarté dont le toit de cuivre brillait comme un bassin au soleil. Tout autour s'étageaient des toits pointus en forme de pyramide, des dômes et des colonnades, des terrasses où flottaient des tentes bariolées et où se balançaient des platanes. Dans l'ombre des maisons, les jardins pleins d'arbres paraissaient noirs.

Le port était rempli de bateaux dont les mâts s'enchevètraient les uns dans les autres.

Nous entendions le cri des porteurs d'eau dans les rues et le bruit des chariots.

Nous regardâmes notre jardin, ses espaliers, ses bassins ronds, le figuier; et nous vîmes Satyre qui courait de tous les côtés à notre recherche.

IV

LA CUISINE

Quand Satyre, à l'heure du repas, venait nous chercher dans le jardin, il avait toujours les mains moites et mouillées.

Nous allions dans la cuisine qui était noire et où le bruit des voix et des écuelles résonnait. Nous mangions l'un près de l'autre à une grosse table posée sur des tréteaux. Satyre nous servait, son chapeau sur la tête. La pièce était tiède et pleine d'une odeur d'anis et de pâtisserie chaude.

Il y avait sur des planchettes rangées le long des murs des fromages qui séchaient, des galettes, des pots de terre et une grande bassine de cuivre brillant.

Du plafond pendaient à des ficelles noires des claies rondes où mûrissaient des figues et des prunes.

Au-dessus de nous la petite fenêtre grillagée n'éclairait que le mur d'en face

avec les bouteilles d'huile et la rangée des moules à pâte.

Près de la porte il y avait une poule, dans une cage de bois; quand nous faisions du bruit, elle nous regardait.

Dans le fond de la cuisine était assise la grosse négresse de Satyre; elle avait un foulard vert noué en cornes autour de la tête, et une robe violette qui laissait voir une de ses mamelles. Son visage se confondait avec le mur fumeux du four.

Satyre, tout en nous servant, mangeaitdu fromage avec son couteau, et buvait à même une cruche qui avait la forme d'un chien.

La négresse faisait du filet en chantonnant et en claquant la terre avec son pied nu. Ses yeux blancs et noirs tournaient. Elle remuait la tête et ses anneaux d'or brimbalaient à ses oreilles.

V

HIPPIAS RICHEMENT VÊTU

Une fois, nous jouions dans le jardin,

auprès du figuier. Nous vîmes se promener avec Satyre un homme richement vêtu qui l'accompagnait en boitant. Il regardait les espaliers, les carrés de légumes bordés d'oseille, les choux aux grandes feuilles bleues et bouclées, les grenadiers rouges et les pruniers dont les branches gluantes retombaient sur les corbeilles de fleurs.

Il vint jusqu'à nous. Satyre nous dit que c'était notre père Hippias. Il s'assit sur le banc.

Il avait chaud et s'essuyait le visage avec son bras nu. Il mordait avec ses belles dents une poire que Satyre lui avait donnée. Nous regardions avec étonnement sa robe blanche brodée et ses chaussures de peau.

C'était un petit homme brun aux larges épaules ; ses gestes étaient souples, son front était chauve, son visage reluisait sous les parfums ; ses paupières musclées étaient peintes, et il suivait tous nos gestes avec ses grands yeux mobiles. De temps en temps, il soulevait avec la main sa belle

barbe noire annelée et brillante, et il la laissait retomber sur sa poitrine. Il avait posé sur ses genoux sa longue canne rouge à crosse d'or. Tous ses doigts étaient chargés de bagues et les poils de ses mains retombaient par-dessus les pierreries.

Il appela Calligone et l'ayant prise entre ses jambes, il caressa ses cheveux roux et la flatta longtemps. Il ne prêta pas une grande attention à ma présence. Je continuais de jouer avec le pigeon de bois, et je les regardais à la dérobée.

Puis il s'en alla.

VI

LE BEAU POISSON DE MER

Quelquefois nous allions pêcher dans les herbes et dans les roseaux marins que les flots rejetaient continuellement sur le sable du rivage. La négresse nous accompagnait. Tandis que nous pêchions, Calli-

gone et moi, avec de courtes fourches, elle entrait dans l'eau sans quitter sa robe et s'y plongeait jusqu'au cou en chantant à tue-tête.

Au bas de notre jardin le rivage était courbe. Il y avait autour de nous des maisons dont les petits murs bas descendaient jusqu'à la mer. La mer était toute dorée.

Un jour nous vîmes un gros poisson qui fuyait dans un trou de roche. Nous le poursuivîmes. Nous appelâmes la négresse qui se baignait. Elle accourut, s'accroupit dans l'eau devant le trou et, au moment où le poisson sortait, elle parvint à le prendre dans sa robe.

Nous le portâmes avec de grands cris dans le jardin et nous le posâmes dans l'allée pour le faire voir à Satyre.

C'était un beau poisson tout gris et tacheté, avec la tête rouge, semblable à ces thons de terre cuite que les pêcheurs Icariens suspendent dans le petit temple de Pompile. Son ventre blanc et veiné remuait comme un sein de femme. Les nageoires de son dos étaient vertes et

molles et retombaient sur un de ses flancs, et celles de sa queue avaient à leurs extrémités deux dents pointues. Ses yeux avaient des pupilles roses entourées de cercles noirs et jaunes et ils étaient ronds comme des roues de char. Il ouvrait et fermait par saccades ses oreilles écailleuses, et il sursautait sur le sable en ouvrant sa gueule armée de barbillons.

Nous riions en battant des mains. Satyre passa un lien d'osier à travers ses ouïes et nous dit :

— Prenez-le et portez-le à votre père.

VII

LA MAISON DE MON PÈRE HIPPIAS

La maison de mon père Hippias était au coin d'une belle place sur l'un des points les plus élevés de la ville. On entrait par une petite porte ronde dans une cour pavée de grandes dalles, au milieu de laquelle était un bassin de briques avec un jet d'eau.

De part et d'autre du bassin, deux portiques se faisaient face, soutenus par des colonnes carrées que drapaient à mi-hauteur des écharpes jaunes et violettes nouées en triangle.

Sur les chapiteaux couronnés d'angéliques et de feuilles de céleri, deux cygnes de pierre, aux ailes entr'ouvertes, soutenaient sur leur dos un petit auvent de tuiles.

On voyait sous les portiques deux statues de femmes dont la chevelure et les vêtements étaient peints. L'une tenait un panier de fruits et l'autre deux flambeaux.

Le long du mur étaient rangés, dans l'intervalle des fenêtres, des termes à tête d'antilope, et, sur des colonnes, de petites victoires sans ailes qui présentaient des couronnes.

Nous entrâmes dans un grand couloir froid et sonore. Satyre nous poussait devant lui. Je soulevais de toutes mes forces par ses liens le gros poisson qui me battait les jambes avec sa queue. Calligone me tenait par mon manteau.

Nous arrivâmes à une petite cour intérieure entourée d'une galerie où donnaient les appartements.

Un esclave arrosait les dalles. Accroupies par terre, des femmes faisaient des matelas. Des nègres passaient près de nous, vêtus de caleçons de toile rayée.

Nous demandâmes Hippias. On nous indiqua une porte dont nous soulevâmes le rideau.

C'était une manière de boudoir carré, pavé de pierres blanches et noires, éclairé par une fenêtre grillée. Dans le fond était assise, sur un haut canapé, dans l'ombre d'un dais, une belle femme nue qui mangeait des amandes.

Satyre s'avança vers elle et lui parla.

Nous restâmes près de la porte, contre le mur. Je serrais sous mon bras le poisson visqueux qui ne remuait presque plus mais qui glissait. Sur le bas du mur étaient peints en perspective des panneaux d'un jaune éclatant, et le long du plafond, des branches d'olivier et des pommes de pin. Près du canapé, il y avait une petite table

recouverte d'un linge blanc sur laquelle était une corbeille de terre cuite pleine de fruits. De chaque côté de la fenêtre on avait figuré des feuilles de figuier et des coings dans deux coupes de cristal transparent.

Satyre revint vers nous et nous dit que cette femme était Mammea, la maîtresse de notre père. Elle sauta à bas du canapé et courut vers nous en battant des mains; elle prit le beau poisson par son lien et l'éleva en l'air en riant aux éclats. Puis elle le posa sur le carreau et nous dit qu'Hippias allait bientôt venir.

Quand il entra, Hippias nous considéra avec étonnement. Il nous embrassa. Il retournait le poisson avec son pied. Il parla longuement à Satyre.

Nous regardions Mammea qui était remontée sur son canapé et qui nous riait avec ses dents. Elle avait recommencé de manger des amandes. Elle jetait les cosses par terre.

Hippias se retourna vers nous.

— Je vous garde, dit-il.

VIII

LE PAON DORÉ

On confia Calligone aux femmes, et on me donna une chambre du côté des jardins.

Quand j'en ouvris la porte, un paon doré qui y était entré s'envola lourdement, se posa sur le bord de la fenêtre et s'abattit dans le jardin en criant.

Ma chambre était étroite et longue. Satyre couchait dans la pièce voisine. Il devait m'apprendre le calcul des Egyptiens, la musique et la déclamation.

Pendant le repas mon père me dit qu'il désirait que je vécusse auprès de lui jusqu'à l'âge où je pourrais épouser ma sœur. Je regardais Mammea qui riait toujours en me parlant. Hippias semblait l'aimer beaucoup. Elle avait les cheveux coupés au-dessus des sourcils et relevés sur la

tête en un chignon d'où retombaient autour de ses épaules de grandes boucles. Elle était couchée sur son bras gras. Hippias la caressait en mangeant, et flattait avec la main son dos nu.

Je l'aimais bien. Elle était gaie et douce avec moi. Une fois, je l'allai voir dans sa chambre : elle m'embrassa. Un autre jour, à la fin du repas, elle me donna en cachette une petite bourse pleine de pièces d'or.

IX

LA NÉGRESSE ET LE PATRON DE BARQUE

Un soir, Satyre qui sortait toutes les nuits, rentra de bonne heure. Il vint dans ma chambre et s'assit sur mon lit.

Il n'était pas ivre comme il avait accoutumé. Je levai la mèche de la lampe pour le voir. Sa figure jaune était toute tirée, et sa bouche lippue et rase tremblait. Il avait quitté son chapeau de toile. Il me

dit que la négresse était partie avec un patron de barque pour l'Egypte.

Je le consolai de mon mieux. Je lui dis que la négresse n'était point belle et qu'il ne manquerait pas de trouver une autre femme plus jolie

Il resta un moment sans rien dire, puis il s'en alla, en me promettant de me mener un soir dans un cabaret du port.

X

LES CABARETS DU PORT

Satyre avait une grande flûte de bois dur et luisant, toute noircie autour des trous. Il jouait longtemps le soir à sa fenêtre. J'allais à côté de lui et je l'écoutais.

Le bruit de sa flûte se mêlait à celui des eaux dans le jardin. Parfois un paon réveillé remuait dans les arbres, et se retournait sur une branche d'où l'on voyait pendre obliquement sa queue.

Ce soir-là, Satyre tout triste joua tard dans la nuit. Puis il posa sa flûte et il me dit :

— Allons.

Ayant pris nos manteaux, nous partîmes ; Satyre dit quelques mots au portier et nous gagnâmes le port.

Les ruelles qui y descendaient étaient noires et étroites avec un ruisseau au milieu. Les toits se rejoignaient au-dessus de nos têtes. Les fenêtres des maisons étaient grillées. Des lanternes étaient accrochées, çà et là, à la voûte d'une porte basse. Des femmes à demi nues nous faisaient signe.

Le cabaret où nous allions était au coin du port. Le quai encombré de tonneaux et de sacs en tas, était désert. Nous enjambions les cordes qui retenaient les bateaux aux murs des maisons. L'eau huileuse était immobile. Nous entendions des cris, des chants et une grêle musique de cornemuse qui venait du cabaret.

Nous tirâmes la porte et nous nous trouvâmes tout à coup dans une grande

salle basse, pleine d'une odeur de femmes et de nourriture où des gens criaient à tue-tête sous des lampes qui pendaient du plafond. Il y avait là des matelots et des soldats qui buvaient de la bière au miel avec de grosses filles aux visages rouges et boursouflés. Des Libyens, accroupis sur des nattes, mâchaient. Debout contre le mur, des Egyptiens regardaient de biais, sans tourner la tête, une petite fille maigre qui dansait entre les tables.

Nous nous assîmes au bout d'un banc, près de la joueuse de cornemuse. Elle était grande et brune et paraissait âgée. Son bras osseux pressait le sac de peau et ses doigts noirs couraient le long du buis. Elle jouait un air connu des bateliers de l'Archipel et que les matelots accompagnaient de la voix, de temps en temps.

Satyre appela par son nom une fille qui nous apporta des piments doux à l'huile dans un pot de terre, et deux cruches de vin tiède. Elle s'assit auprès de nous ; elle était petite et robuste : sa chemise

rouge découvrait ses seins ronds et s'arrêtait aux genoux. Elle prenait au creux de sa main des bonbons suants et poivrés, qu'elle suçait en regardant Satyre. Il buvait. Il n'était plus triste et il me disait de chanter avec les autres.

Les nègres grossiers et joyeux nous interpellaient avec leurs bouches pleines de feuilles. Sur des figures dessinées à terre, ils déplaçaient des carrés de bois. Ils avaient avec eux une fille blanche qui filait et qui poussait des cris aigus. Je la regardais : elle était belle et grande comme Mammea.

A ce moment, un soldat ivre prit une femme par le milieu du corps et la lança dans le jeu. Les nègres sautèrent sur leurs pieds en vociférant et poursuivirent le soldat qui se sauva dans la rue.

Je courus à la belle fille qui était restée toute seule et je lui demandai de venir boire avec moi. Elle laissa là son métier et me suivit.

Satyre était allé manger et jouer aux dés avec des servantes.

La belle fille se mit à cheval sur un de mes genoux. Je la caressais timidement. Elle se recula un peu pour me regarder. Puis elle se pencha et m'embrassa en souriant. Elle tenait son visage près du mien et ses dents étaient pareilles à celles de Mammea. Son corps était lourd et chaud à ma jambe. Je me relevai tout d'un coup. La fille me prit par la main et m'emmena.

XI

LE MESSAGE

Sur ces entrefaites, mon père reçut de Byzance un message :

Sostrate à son frère Hippias, salut. Les armées de Thrace enveloppent Byzance, je t'envoie Leucippe, ma fille, et Panthia, ma femme ; prend soin d'elles, je te prie, parce qu'elles me sont chères.

XII

CLITOPHON, AYANT VU LEUCIPPE, L'AIME

Nous courûmes au port et nous y trouvâmes assemblés les esclaves et les servantes de la maison de Sostrate.

Au milieu d'eux, de belle et grande stature, vêtue d'une robe précieuse, une jeune fille arrêta mes regards. Elle avait précisément la grâce et la beauté d'Europa sur le taureau. Sous l'arc noir de ses sourcils, son regard était timide et gai ; ses cheveux retombaient en anneaux blonds ; ses joues blanches s'avivaient aux pommettes d'un vermillon semblable à celui dont les femmes lydiennes ont coutume de teindre l'ivoire.

C'est pourquoi je sentis aussitôt que j'étais amoureux de Leucippe.

XIII

APOLLON ET DAPHNÉ

Un repas nous attendait dans nos demeures. Nous nous mîmes à table deux sur chaque lit : mon père et Mamméa sur celui du milieu, et Leucippe à côté de moi.

Accoudé sur le bord du lit, le corps penché en avant, je ne me lassais pas de contempler la jeune fille. Sa vue m'occupait entièrement. Je ressemblais à un homme qui rêve qu'il est à table. Je regardais si continuellement Leucippe, qu'il fallait bien que je surprisse quelques-uns de ses regards. Ce fut là tout mon repas.

Après que les tables furent enlevées, un jeune enfant vint jouer de la cythare. Il préluda en frôlant les cordes avec la main, faisant entendre je ne sais quel

son grêle et doux, auquel se mêlait le bruit des doigts sur les cordes. Puis du plectre il donna quelques accords sur la cythare et commença de chanter, en s'accompagnant, les plaintes d'Apollon à Daphné fuyante.

Le dieu la poursuit, amoureux et plein de colère. Elle fuit. Il va l'atteindre. Il la tient presque entre ses bras. Or la jeune fille est changée en un laurier, et Apollon, d'une de ses branches, se tresse une couronne amoureuse.

Et quand l'enfant eut cessé de jouer de la cythare, il se trouva que sa chanson avait ajouté un feu plus ardent aux flammes allumées de mes amours.

XIV

CLITOPHON RÊVE

Les convives, ayant mesuré leur plaisir à la capacité de leur estomac, ne tardèrent point à se retirer.

Quant à moi, je n'étais ivre que d'amour. J'allai me coucher, mais je ne m'endormis point. De même que les blessures sont plus poignantes la nuit, parce que le corps qui repose a tout loisir de sentir la souffrance, de même, dans le silence et dans le calme de la nuit, s'ébattent plus follement les pensées de l'amour.

Je ne pensais qu'à Leucippe. Et quand, de temps en temps, je m'endormais un peu, l'image de Leucippe ne me quittait pas. Je m'entretenais familièrement avec elle, nous jouions, nous mangions ensemble. Je la touchais, je goûtais plus de plaisir que je n'en avais éprouvé le jour, car je la baisais souvent, et les baisers étaient véritables.

Le serviteur qui vint m'éveiller m'affligea, et m'étant levé, j'allai à dessein me promener dans l'antichambre. Je tenais à la main un livre que je lisais la tête baissée. Chaque fois que je passais devant la porte, je levais les yeux vers Leucippe, et quand je ne la voyais plus, je pressais le pas pour me retrouver plus tôt devant

la porte et pour contempler de nouveau la belle jeune fille.

XV

CLITOPHON A UN COUSIN QUI AIME UN PETIT GARÇON

Après avoir fait quelques tours et m'être pénétré de sa présence et de sa vue, je partis dans une grande agitation. Pendant trois jours ce feu ne fit que s'accroître.

J'avais un cousin nommé Clinias, plus âgé que moi de deux ans, et déjà initié aux mystères de l'amour. Il était épris d'un jeune garçon nommé Chariclès, et telle était sa libéralité envers lui, qu'un jour qu'il avait acheté un cheval et que son jeune ami en avait fait l'éloge, il le lui avait donné sur-le-champ.

J'avais coutume de le railler de perdre son temps à l'amour, et de se rendre esclave de ses plaisirs. Mais il souriait

malicieusement, secouait la tête, et me disait :

— Et toi aussi, je veux un jour te voir esclave.

Je l'allai trouver dans ma détresse. Je l'embrassai et m'étant assis :

— Clinias, lui dis-je, te voilà vengé de mes railleries : moi aussi, je suis esclave.

Clinias battit des mains et vint m'embrasser en riant joyeusement.

Je lui racontai alors comment j'avais vu la jeune fille et combien je l'aimais, et sentant qu'à ce récit le délire s'emparait de moi :

— O Clinias, m'écriai-je, je ne saurais endurer l'excès de mes maux. Toi qui es plus versé dans les mystères du dieu, conseille-moi.

XVI

SUITE DES AMOURS DE CLINIAS ET DE CHARICLÈS

— En cette matière, dit Clinias, ne cherche pas à rien apprendre d'un autre.

Va au but sans mot dire, ne parle jamais à une jeune fille de ce que tu veux obtenir d'elle : un jeune garçon et une maîtresse ont la même pudeur ; quelque disposés qu'ils soient aux plaisirs de l'amour, ils ne veulent point entendre parler de ce qu'ils éprouvent. C'est le nom de la faute qui leur fait peur. Une jeune fille supporte les caresses et les timides attouchements par lesquels son amant essaie ses dispositions : ses gestes ne tardent pas à trahir qu'elle se rend. Mais elle s'effarouche de la moindre demande.

Prends donc pour règle le silence, comme dans les mystères. Approche-toi et embrasse-la doucement ; car le baiser de l'amant est une demande, si celle qu'il aime est disposée à céder ; si elle résiste, elle verra du moins dans ton geste une supplication.

— Hélas ! mon cher Clinias, lui dis-je, je crains que mon succès même ne soit pour moi la source des plus grands maux...

Je parlais encore lorsque Chariclès entra. Clinias le prit sur ses genoux, et je

pus voir ce que c'étaient que les tendres baisers de deux amants.

XVII

LE BEAU JARDIN

Derrière la maison de mon père Hippias, était un beau jardin carré.

Il était clos tout alentour d'un mur bas d'où s'inclinait un toit de briques vernies, abritant une colonnade quadrangulaire. Les plantes les plus variées s'y pressaient; leurs branches touffues retombaient l'une sur l'autre, mêlant confusément les fleurs, les fruits et les feuilles, tant il y avait là d'arbres et d'arbrisseaux, et tant ils étaient épais et verdoyants. D'une étreinte familière le lierre embrassait l'ormeau. Ailleurs la salsepareille couronnait le pin. La liane blonde enlacée aux branches d'un platane pendait et se balançait comme une tresse. De chaque côté du bosquet,

des vignes, soutenues par des tiges de roseaux, alignaient leur feuillage luisant. Les grappes mûres et gonflées ressemblaient à travers le treillage de leurs tuteurs, aux anneaux d'une chevelure bouclée. L'ombre des feuilles balancées en l'air, se jouait sur le sol où brillait le soleil. Et, au milieu d'une si riche verdure, s'étalaient partout de beaux massifs aux couleurs éclatantes : le narcisse tout blanc se mêlait à la rose, rose dans sa coupelle blanche ; la violette était sombre comme la mer paisible. Parmi les fleurs, on voyait sourdre une fontaine. Un bassin carré réglait le cours égal du ruisseau où les fleurs se peignaient comme dans un miroir, en sorte qu'on eût cru voir deux bosquets semblables : le bosquet de mon père Hippias et un autre bosquet planté au fond des eaux. Des oiseaux habitaient le bocage, les uns domestiques et qu'on pouvait nourrir à la main, les autres libres et qui se jouaient au faîte des arbres. Ceux-là avaient de brillantes parures ; ceux-ci charmaient par leurs chants. La

cigale chantait la couche de l'aurore, et l'hirondelle le triste festin de Térée. Les oiseaux domestiques étaient le paon, le cygne et le perroquet : le cygne paissait à la source de la fontaine ; le perroquet était dans une cage dorée qui pendait à une branche ; le paon étalait en cercle ses plumes au milieu des fleurs ; l'éclat des fleurs rivalisait avec le coloris du plumage, et les plumes étaient autant de fleurs.

Mais, dans le jardin, il y avait aussi Leucippe et sa servante Clio, qui chantaient et jouaient sans me voir.

Elles étaient vêtues de robes blanches et flottantes qui laissaient libres leurs bras nus, et tandis qu'elles couraient dans le bosquet, une guêpe avait piqué Clio à la main.

A leurs cris j'étais accouru et, voyant le mal, je voulais aller à la maison chercher un remède ; mais Leucippe me retint. Elle nous dit qu'elle avait appris d'une Égyptienne quelques paroles magiques propres à guérir les piqûres des guêpes

et des abeilles, et, elle se mit aussitôt à les murmurer, doucement, la nuque penchée, et tenant près de sa bouche la main de sa servante en larmes.

Je regardais Leucippe, et je voyais bien que dans ce beau jardin, la jeune fille était plus belle encore que tous les arbres, que toutes les fleurs brillantes, que tous les oiseaux et que la source de la fontaine.

LIVRE SECOND

OU DU BATEAU

I

LA LOUANGE DE BACCHUS

« Louons Bacchus, inventeur du vin ! Vive Bacchus !

» Autrefois les hommes ne connaissaient pas le vin, ni celui des vignes de Biblos, ni le noir Anthosmia parfumé, ni le Maronée de Thrace, ni le Lacena de Chio, ni l'insulaire Icaros.

» Chez les Tyriens naquit la première vigne. On raconte que, parmi eux vivait un pâtre, homme hospitalier ; un jour, Bacchus étant entré chez lui, il lui donna les fruits les plus beaux de sa métairie. Mais il n'avait d'autre boisson que l'eau de la rivière.

» Dionysos pour le récompenser de son bon accueil lui tendit une coupe qui se trouva pleine de vin. Vive Bacchus !

» Le pâtre l'ayant bu, dit au dieu : « Quelle est donc, ô étranger, cette eau empourprée ? Elle ne ressemble pas à l'eau de la rivière qui est fade et ne réjouit point mon gosier ; mais avant d'être bue celle-ci parfume déjà. Elle est froide au toucher et pourtant, lorsqu'elle coule dans ma poitrine, je me sens plein d'un souffle de plaisir. »

» Sans répondre, Dionysos prit le pâtre par la main et le conduisit au verger où étaient les vignes. Là, il pressa dans ses doigts quelques grappes noires et juteuses. Un liquide épais et doux s'égouta dans un vase d'argile que tenait le pâtre. Et c'est ainsi qu'au dire des Tyriens, Dionysos apprit à faire le vin aux hommes d'autrefois. Vive Bacchus ! »

II

LA COUPE DE BACCHUS

Tandis qu'un jeune garçon chante ainsi en célébrant Bacchus, le vin coule plus

abondamment ; le sommelier court, affairé, entre les lits, et Satyre règle à grand peine l'ordonnance des mets.

Au milieu de la table est la grande coupe de Bacchus. Elle ne le cède point à celle de Glauque natif de l'île de Chio. Elle est en verre et parfaitement taillée. Son pied figure le tronc noueux d'une vigne, dont les pampres grimpent en s'enroulant autour du vaisseau transparent. Une guirlande de grappes la couronne et les grains des raisins sont verts et paraissent aigres quand la coupe est vide, mais dès qu'on y met du vin, ils rougissent et semblent juteux et tout mûrs. Au fond de la coupe est gravée et peinte une image de Bacchus. Le dieu est nu sous une treille : il porte à la main un panier de raisins et une bêche, et il s'occupe de planter un cep.

Les propos et les rires s'étaient élevés et je ne laissais pas de lancer à Leucippe des regards plus hardis ; car le vin excite à l'amour. Déjà elle osait me regarder plus fixement, et je pensais la posséder bientôt.

III

CLITOPHON DEMANDE AIDE ET CONSEIL A SATYRE

J'allai trouver Satyre et le priai de m'assister dans mon entreprise; il fallait que je possédasse Leucippe.

— Je sais bien, me dit-il, et déjà la fortune a pris soin de tes affaires; celle qui garde sa chambre est la grande Clio, qui me traite comme un amant, et que je persuaderai. Toi, cependant, ne t'en tiens pas à la séduction des regards ; parle, prends la main de la jeune fille, serre son doigt et soupire en même temps. Si elle se laisse faire, va ton chemin, appelle-la « maîtresse » et baise-la.

— Par Minerve, m'écriai-je, voilà de bons conseils, mais l'audace me manque.

— Ne crains rien, reprit Satyre, je t'ouvrirai la voie, et pour te laisser seul

avec Leucippe, je m'appliquerai à garder Clio le plus longtemps possible.

IV

PETIT DISCOURS DE CLITOPHON

« Jusqu'à quand resteras-tu muet, homme sans courage ? Attends-tu que la jeune fille te vienne prendre par la main pour t'emmener dans son lit ?

» Arrête, Clitophon. Tandis que tu t'exhortes à l'amour, songes-tu à Calligone, ta sœur, que tu dois épouser et qui reste seule à la maison ? Insensé, pourquoi ne pas aimer comme il convient ?...

» Hélas ! puis-je résister à l'Amour qui a des ailes, qui lance des traits, et qui porte la flamme, et qui veut que j'aime Leucippe ?

» Mais Calligone est belle aussi ; elle est ma sœur, et elle habite sous mon toit. C'est elle que je dois épouser. »

V

LA GUÊPE

Je rencontrai Leucippe dans le bosquet. Je la saluai. Elle s'assit sur un banc près du bassin, et je pris place à son côté. Nous ne disions rien. Nous regardions autour de nous le beau jardin avec ses oiseaux et ses fleurs.

Une guêpe vint tourner autour de ma tête et me frôla de si près le visage que j'y portai vivement la main, comme si j'avais été piqué.

Leucippe elle-même s'y trompa et, se penchant sur moi, voulut soulever mes doigts pour voir le mal. J'en pris prétexte pour feindre d'avoir été vraiment blessé à la lèvre et je lui dis :

— O ma chère maîtresse, emploierez-vous aussi pour moi le charme dont vous avez usé pour Clio votre servante ?

Elle me sourit alors, et, sans rien dire, elle se mit à murmurer près de ma bouche les paroles de son enchantement. Ses lèvres touchaient les miennes ; elles étaient fraîches et remuaient ; de temps en temps j'avançais un peu la tête, et sans qu'elle parût sans apercevoir, je prenais en silence sur sa bouche de véritables baisers.

VI

CLITOPHON BOIT DANS LE VERRE DE LEUCIPPE

A ce moment, le jardinier vint arroser et fit du bruit. Leucippe s'enfuit en courant à travers la pelouse, et j'en eus été fâché, si tant de plaisir ne m'avait point troublé l'esprit.

Je respirais librement, je n'avais plus de souci, j'étais fier d'avoir serré ses bras, caressé ses cheveux, et pressé sur mes joues ses joues brillantes. J'étais resté

sous le platane dont l'ombre remuait autour de moi.

Immobile, je savourais ces premières caresses si douces à un jeune amant. Son baiser avait laissé sur mes lèvres le poids et la forme de sa bouche.

L'heure du dîner nous réunit. Nous nous mîmes à table toujours dans le même ordre. Mais Leucippe, à côté de moi, baissait les yeux. Et nous mangeâmes sans nous parler.

Cependant Satyre qui versait à boire changea malicieusement nos coupes : il me donna celle de la jeune fille après y avoir mélangé le vin et lui offrit la mienne. Ainsi, sur la coupe, je baisais la trace de ces lèvres ; et quand Satyre eut de nouveau changé nos coupes, elle but en posant sa bouche sur la trace de mes baisers.

Ce jeu nous causa un si vif plaisir que nous le recommençâmes, et que nous passâmes le reste de la soirée à boire l'un l'autre nos baisers.

Comme la mère de Leucippe s'était retirée avant la fin du repas, Satyre me dit à l'oreille :

— Sa fille, avant de dormir, ira, comme de coutume, se promener accompagnée de la grande Clio. Voici le moment d'agir en homme. J'aurai soin d'écarter Clio.

Tout se passa comme il avait dit. La servante se laissa emmener et Leucippe resta à la promenade.

Tout m'excitait, le vin, le copieux repas, l'amour, le tête à tête. Sans rien dire, j'enlaçai tout à coup la jeune fille, je la serrai dans mes bras d'un air vainqueur et je la baisai bonnement comme si c'était chose entendue entre nous.

Mais hélas ! pourquoi fallut-il que ma main trop ardente recherchât des caresses plus audacieuses ! La jeune fille effarouchée s'enfuit et me laissa dans un grand désordre.

VII

LE MAUVAIS PRÉSAGE

Peu de temps après, mon père se mit à presser mon mariage qu'il n'avait pas

eu d'abord l'intention de conclure aussitôt.

De fréquentes visions étaient venues le troubler. Il rêva même un jour qu'il célébrait nos noces, et que ses gens ne parvenaient pas à allumer les flambeaux, qui s'éteignaient dès qu'ils y portaient le feu. Il en conçut un grand dépit, et il fixa la cérémonie au lendemain.

Ma sœur avait de beaux présents. Parmi les colliers d'ambre, les boucles d'oreilles, les voiles de pourpre tissés d'or et les miroirs à double face de Lesbos, sa robe attirait tous les regards.

Elle était ornée de pierres brillantes : sur le sein étaient deux roses taillées dans l'hyacinthe ; une améthyste agrafait le col ; mais on admirait surtout à la ceinture trois pierres serties ensemble qui se prêtaient mutuellement leurs reflets. La pourpre de la robe n'étaient point de couleur commune, mais semblable à celle que trouva le chien du berger de la tradition tyrienne et dont aujourd'hui encore on teint le manteau de Vénus.

On raconte, en effet, que c'est un berger tyrien qui découvrit la pourpre. Un jour qu'il avait pêché une singulière coquille et qu'il s'attardait à y chercher un poisson qui ne s'y trouvait pas, il maudit sa pêche, et la rejeta contre une de ces ordures dont abondent les mers. Son chien ayant trouvé cette bonne aubaine brisa l'huître entre ses dents et tourna vers son maître sa gueule toute rougie. Le berger à cette vue, eut grand peur, et, pensant que son chien s'était blessé, il le lava dans la mer. Alors sa main, le sable du rivage et toute la mer furent colorés ; et, plein de joie, l'homme s'en alla, après avoir teint son manteau, crier partout qu'il avait découvert la pourpre.

Mon père faisait les sacrifices préliminaires du mariage dans la cour de notre maison, et, assis sur mon lit, je me lamentais et je me sentais perdu, lorsque j'entendis un grand bruit qui venait de l'appartement des hommes.

J'appelai Satyre, qui vint m'en expliquer la cause.

Au moment où mon père, après avoir ouvert le ventre de la victime, la plaçait sur l'autel, un aigle qui se tenait sur le toit la vint prendre si adroitement que personne ne put l'en empêcher.

Satyre ajouta que ce fâcheux augure avait déterminé mon père à différer mon mariage, et j'en conçus une grande joie.

VIII

L'HEUREUSE MÉPRISE

Cependant la guerre allait son cours, et les Byzantins malmenés recoururent aux oracles.

Entre autres sacrifices, il leur fut ordonné d'en faire un à Hercule dans « le lieu, où Vulcain se vanta de posséder Minerve aux yeux d'azur » c'est-à-dire dans la ville même de Tyr. Un certain Kalisthène se chargea de conduire l'ambassade sacrée.

Ce Kallisthène était un libertin. Après

avoir dépensé sa jeunesse et sa fortune en débauches, il avait voulu faire un mariage d'argent. Il avait donc, sans même l'avoir vue, demandé la fille de Sostrate. On la lui avait refusée, et il s'était décidé à l'enlever, sachant qu'ensuite la loi la lui accorderait dès qu'il lui aurait fait violence.

Dès qu'il fut arrivé, Kallisthène se fit enseigner la maison de mon père où il savait que s'était retirée Leucippe, et il dressa son embuscade contre les femmes qui l'habitaient. Elles étaient sorties pour voir le sacrifice.

Le sacrifice avait lieu au bord de la mer. Il était magnifique. L'autel était enguirlandé de narcisses, de roses et de myrtes. On brûlait tout alentour, dans des vases de cuivre, de la myrrhe, de l'encens et de la canelle râpée. L'odeur fraîche des fleurs et la fumée des parfums se mêlaient. Déjà les victimes étaient liées, l'agneau syrien, la génisse innocente et la chèvre bouclée de Palmyre. Mais on remarquait surtout les bœufs du Nil, qui sont blancs comme les chevaux d'Homère,

et dont les cornes recourbées forment un disque semblable à la lune dans son plein. Si la fable d'Europa est véritable, c'est d'un taureau d'Egypte que Jupiter doit avoir emprunté la figure.

Sa mère Panthia étant indisposée, Leucippe était restée près d'elle ; et j'attendais, assis sur mon lit, le retour de Calligone qui avait accompagné mon père au sacrifice, lorsque j'entendis un grand bruit. Je sortis pour en demander la cause et, dans le vestibule je rencontrai Satyre qui venait en criant :

— Calligone est aux mains des pirates !

Tout affligé que je fusse de cette nouvelle, je ne laissais pas cependant de respirer en voyant mon mariage ainsi rompu contre toute attente.

Et j'eus grand'peine à feindre l'affliction, devant mon père qui venait en pleurant.

— C'est Kallisthène qui a enlevé ta sœur !

Je ne songeais qu'à Leucippe et je courus lui annoncer la chose.

IX

PETIT DISCOURS DE CLITOPHON

— Ah ! Leucippe, ne vois-tu pas que les dieux nous sont favorables ? Le destin a rompu mon mariage. Calligone est aux mains des pirates. C'est Kallisthène qui a enlevé ma sœur.

» Mais viens, ne sens-tu pas qu'il faut que nous soyons l'un à l'autre ? Jusqu'à quand, Leucippe, nous en tiendrons-nous aux baisers du jardin ? Ce sont là d'agréables prémices ; mais l'amour réclame quelque chose de plus.

» Ne me résiste donc point. Les caresses qui t'ont fait fuir n'ont rien qui doivent t'épouvanter. Mettons-nous seulement dans la nécessité de nous être fidèles ; car, une fois que Vénus nous aura initié à ses mystères, aucune autre divinité ne pourra triompher d'elle.

X

CLITOPHON ET LEUCIPPE DANS UNE CHAMBRE

A force de lui répéter ce discours, j'obtins à la fin qu'elle me reçut dans sa chambre. Mais sa mère l'y enfermait tous les soirs et en faisant garder la porte par l'esclave Conops. Nous dûmes encore recourir à Satyre qui se chargea de l'enivrer et de lui dérober les clefs. Il y parvint dès le lendemain, et pendant la nuit je me rendis à l'appartement des femmes.

Je tremblais de joie. La crainte du danger troublait bien un peu mon plaisir ; mais la présence de Leucippe derrière la porte m'enhardissait.

La chambre était toute noire ; je tâtonnai dans l'ombre vers le lit qui était près de la fenêtre, et j'appelai d'une voix timide ; mais, la jeune fille ne répondait pas ; ma main rencontra enfin la couche basse et

étroite où elle se tapissait toute chaude. Je soulevai le drap.

XI

CLITOPHON ET LEUCIPPE SONT ENCORE DANS LA CHAMBRE

La jeune fille se défendait faiblement et je commençais de croire que je n'étais pas venu en vain, lorsqu'un grand bruit vint m'interrompre.

Au moment où j'étais entré dans la chambre, Panthia avait eu un rêve affreux. Il lui avait semblé voir un brigand armé d'une épée nue, saisir sa fille, la coucher sur le dos et lui couper le ventre justement au milieu depuis le bas jusqu'au nombril. Glacée de terreur, elle s'était éveillée en sursaut et était accourue à la chambre de Leucippe en criant comme si elle pensait la trouver ainsi maltraitée.

Au fracas qu'elle fit, je sautai hors du

lit et quand la porte fut ouverte, je me sauvai comme je pus, en renversant la vieille femme, et, pressé par le sentiment du danger, je traversai en toute hâte le corridor où Satyre me reçut avec un grand trouble.

XII

LES LAMENTATIONS DE PANTHIA

Panthia tomba d'abord évanouie, et lorsqu'elle eut repris ses sens, elle commença par battre la grande Clio, en lui frappant violemment sur la tête ; et, tout en la battant, elle se lamentait ainsi :

— Leucippe, tu as perdu toutes nos espérances ! Hélas ! Sostrate, tandis que tu combats vaillamment à Byzance pour défendre l'honneur d'autrui, un méchant homme dérobe tranquillement ici celui de ton enfant !

» O infortunée que je suis, ce n'étaient

point là les noces que j'attendais pour ma fille ! J'aimerais mieux, Leucippe, que nous fussions restées à Byzance, et qu'au lieu de t'être livrée complaisamment, tu eusses subi les lois de la guerre et l'assaut du Thrace vainqueur.

» Mon songe même m'a trompée, et ne m'a point montré toute la vérité, car tes flancs eussent été percés moins cruellement par le couteau. Et je n'ai pas même vu celui qui t'a assaillie ; plaise aux dieux, du moins, que ce ne soit pas un esclave !

XIII

LA FUITE

Cependant, de notre côté, nous réfléchissions sur ce qu'il y avait à faire, et le meilleur parti nous parut de fuir.

Nous nous fîmes ouvrir la porte par le concierge et, pour ne pas éveiller ses soupçons, nous lui dîmes que nous allions

voir des femmes. Mais une fois dans la rue, nous nous apercûmes que nous n'avions point d'argent, et nous pensâmes en emprunter à Clinias.

Nous courions à sa demeure quand nous fûmes rejoints pas la grande Clio, qui se sauvait aussi à toutes jambes, par grande peur des coups. Nous n'eûmes point de peine à la persuader de venir avec nous, et arrivés, à la maison de Clinias, nous nous mîmes tous les trois à appeler notre ami. Il ne devait pas être couché, car il descendit bientôt.

Il se jeta dans nos bras :

— Ah ! mes amis, dit-il, j'ai perdu Chariclès !

Et il nous raconta en pleurant qu'on lui avait rapporté le corps du petit garçon défiguré : le beau cheval qu'il montait pour la première fois s'était emporté, et l'avait lancé contre un arbre où il lui avait brisé la tête.

Nous étions consternés ; nous n'osions plus lui dire pourquoi nous venions le voir, et il fallut qu'il nous le demandât.

Nous le lui expliquâmes assez gauchement.

Dès nos premiers mots :

— Je pars avec vous ! s'écria-t-il.

Il nous décida à coucher dans sa maison pour finir la nuit ; et, au petit jour, j'ordonnai à Satyre d'aller annoncer mon départ à Leucippe et je lui dis qu'il fallait qu'il tâchât de la convaincre de partir avec nous.

Panthia s'était levée avec l'intention de fouetter rudement la grande Clio pour lui faire tout avouer. Mais Clio n'était plus là. Elle entra chez sa fille avec une grande fureur :

— M'expliqueras-tu, cria-t-elle, l'intrigue de ce drame ? Voilà que Clio elle-même s'est enfuie.

— Ma mère, dit Leucippe, je suis vierge, et s'il y a un moyen de le constater je suis prête à m'y soumettre.

— Sans doute, fit la mère, pour que tout le monde soit au courant de cet accident !

Et elle sortit plus furieuse encore.

C'est à ce moment que Satyre parvint à se glisser dans la chambre de la jeune

fille. Leucippe restée seule et tout étourdie des paroles de sa mère, était tiraillée en tous sens par le chagrin, la honte, et la colère.

Il la décida donc aisément à nous rejoindre, et le soleil était à peine levé que nous faisions transporter notre bagage sur un bateau marchand qui devait faire voile vers Alexandrie, la grande ville du Nil.

XIV

LE BATEAU

Je me réjouis à la vue de la mer. Le bâtiment ne voguait pas encore et était attaché aux anneaux du quai. Mais comme le soleil paraissait sur le toit du temple d'Astarté, la brise se leva et un grand mouvement se fit tout à coup sur le pont. On embarquait les dernières provisions ; le patron donnait des ordres ; les matelots couraient çà et là ; on tendait les cordages ; on adaptait la vergue ; on déployait la grande voile rouge et carrée.

Bientôt le bateau remua. L'eau du port était sale et luisante. Des citrons pourris et des écorces de pastèques glissaient de chaque côté de la poupe. La voile claquait contre le mât qui s'inclina d'abord à droite puis à gauche; et, le vent ayant enfin gonflé et rebondi la toile, le bateau donna lourdement sur le côté. Nous partîmes avec un grand élan.

Le port s'éloignait et la terre fuyait peu à peu derrière nous, comme si elle-même eût cinglé sur les flots. Le chant du départ se fit entendre, mêlé à de nombreuses prières : on invoquait les dieux sauveurs; on leur demandait une heureuse navigation.

Sous le vent soudain plus vif, le bateau penché filait vers la mer violette.

XV

LA CONVERSATION DANS LE BATEAU OU L'AGRÉMENT DES FEMMES

Nous avions pour compagnon de chambre un jeune homme qui au moment du

dîner nous aborda poliment et nous pria de partager son repas. Comme Satyre avait aussi apporté des provisions, nous mîmes aussitôt en commun ce que nous avions, et nous nous trouvâmes ainsi associés pour le dîner et pour la conversation.

Ayant pris le premier la parole, je lui dis que je m'appelais Clitophon ; il me répondit qu'il s'appelait Ménélaüs et qu'il était Égyptien. Comme il me demandait l'objet de notre voyage, je le priai de nous dire tout le premier son histoire, et elle se trouvait être si étrangement semblable à celle de Clinias, que mon malheureux cousin se mit à fondre en larmes.

Pour l'égayer, lorsque Leucippe fut sortie, je jetai dans la conversation le piquant d'une discussion érotique et comme je me trouvais avoir deux adversaires à convaincre, je m'appliquai à discourir de mon mieux sur le mérite des femmes.

— J'en suis encore, dis-je, à mes premières armes, et je n'ai fréquenté que

les femmes mercenaires; mais leurs faveurs, qu'on acquiert à prix d'argent, m'ont enseigné suffisamment les agréments de l'amour.

» Le corps de la femme est souple et flexible quand on l'étreint; ses lèvres sont bonnes à baiser; la courbe de ses bras est douce, et tout son corps est propice aux plaisirs de l'amour.

» Le baiser s'empreint sur ses lèvres comme le sceau sur la cire, et les baisers qu'elle rend à son tour ne sont point sans art : elle sait habilement en augmenter la saveur ; ce n'est pas assez pour elle que les lèvres s'unissent aux lèvres, ses dents même mordent la bouche de son amant et dévorent les baisers ; ses seins qui se raidissent et qui palpitent sous la main sont une nouvelle source de jouissance ; au moment même où brûle l'amour, elle tressaille comme piquée par un taon, mouche dont la morsure rend les troupeaux furieux ; sa bouche s'ouvre au torrent des baisers ; les langues à ce moment se cherchent l'une l'autre ;

elles s'unissent ; elles ont, elles aussi, leurs embrassements ; plus on ouvre la bouche, plus le plaisir augmente, à mesure que les baisers pénètrent plus profondément.

» Au moment de la jouissance la plus aiguë, lorsque la volupté l'inonde, la femme devient haletante ; sa respiration pressée s'élance, mêlée aux plaintes de l'amour, jusque sur les lèvres où elle rencontre le baiser qui erre sur le bord, et cherche à pénétrer plus avant. Refoulée par le baiser qui se mêle à elle et la suit, elle revient en arrière et arrive jusqu'au cœur, et le cœur ébranlé par les baisers s'agite, tressaille, et s'il n'était fortement enchaîné dans la poitrine, il briserait ses liens pour suivre les baisers.

» Tout au rebours, avec les enfants les embrassements ne sont-ils pas sans art, les étreintes sans raffinement ? Ces amours sont si vaines, ces étreintes si gauches qu'il semble que Vénus leur soit défavorable.

XVI

SUITE DE LA CONVERSATION DANS LE BATEAU OU L'AGRÉMENT DES PETITS GARÇONS

— Il me semble, dit Ménélaüs, qui avait écouté complaisamment, par ce que tu nous débites sur les mérites secrets des femmes, que bien loin d'être novice, tu as une longue expérience des préceptes et des exercices de Vénus ; mais ton mépris pour les petits garçons vient sans doute de ton ignorance de leurs caresses. Moi, qui en ai l'expérience, permets qu'à mon tour je t'en enseigne l'agrément.

» Chez la femme, tout est fardé, et les paroles, et l'extérieur : la séduction est toute dans les parfums, dans la teinture des cheveux, dans l'artifice des embrassements, et si quelqu'une paraît belle, c'est l'œuvre longtemps élaboré des onguents et de la peinture.

» La beauté des enfants n'a pas besoin de toutes ces senteurs et de toutes ces couleurs trompeuses : leur sueur n'a-t-elle point naturellement un parfum plus excellent que toutes les huiles et lotions féminines ? On peut, d'ailleurs, avant de s'unir à eux, les étreindre à la palestre, les serrer amoureusement dans ses bras au grand jour et sans honte ; leur chair n'est pas molle et flasque ; elle ne déçoit point l'élan des embrassements ; ton corps et le sien se résistent mutuellement et luttent de volupté.

» L'enfant embrasse comme il sait, ce sont des baisers sans habileté : ils sont naïfs et sains.

— Je vois bien, dis-je, quand il eut cessé de parler, que tu n'es point de mon avis, et que nous prenons notre plaisir différemment, chacun de notre côté ; ne cherchons donc plus à nous persuader l'un l'autre, et continuons à aimer comme nous l'entendons.

XVII

LA TEMPÊTE

Le troisième jour de notre navigation fut le plus pénible, car nous fîmes naufrage.

Le ciel était serein et la mer paisible, à peine le sommet des vagues blanchissait-il à l'horizon, que tout à coup, un peu avant le repas, nous fûmes environnés par une obscurité profonde, tandis que le vent montait du fond de la mer et prenait le navire en proue. Le pilote ordonne d'amener la voile ; les matelots s'empressent à la carguer, et, à force de bras, parviennent à l'enrouler sur la grande vergue d'un seul côté, sans pouvoir de l'autre lutter contre le vent.

A ce moment, le navire, couché sur le flanc, est envahi par les vagues ; nous nous précipitons tous de l'autre côté, pour essayer de rétablir l'équilibre. A

chaque instant, nous nous attendons à être engloutis. Une brusque rafale renverse le bateau sur l'autre flanc et nous force à nous cramponner au bordage ruisselant qui tout à l'heure était plongé dans les flots, et qui semble maintenant suspendu au-dessus de l'abîme.

Le pilote ordonne de jeter le chargement à la mer. Nous glissons sur les planches mouillées et sur les cordages; nous lançons tout indistinctement, les ballots d'étoffes précieuses, les cages à poulets et les outres de vin, qui rebondissent sur les vagues et viennent éclater sur les flancs du bateau.

Bientôt le soleil se voile complètement; serrés les uns contre les autres, nous ne nous voyons plus qu'au blanchissement des vagues, et à la lueur des éclairs qui déchirent la nuit. Dans l'air retentissent des éclats de trompettes, le bateau gémit et craque comme s'il allait s'entr'ouvrir, et le pilote, à bout d'efforts, laissant aller le gouvernail, abandonne le vaisseau au gré de la tempête.

Tous se précipitent alors sur la chaloupe et la mettent à la mer. Une femme tombe dans les flots et s'y débat longtemps en poussant des cris terribles. Ceux qui sont dans la chaloupe frappent à coup de hache ceux qui veulent encore s'y réfugier ; ils coupent l'amarre ; une vague énorme les emporte, et ils disparaissent dans la nuit.

C'est presque aussitôt après que le bateau se disloqua ; mais quelque dieu favorable nous conserva, à Leucippe et à moi, une partie de la poupe où nous étions assis. Près de nous flottaient des morts accrochés à des débris du pont ; nous vîmes Ménélaüs, Clinias et Satyre qui nageaient en s'aidant d'un morceau du grand mât :

— Courage, Clitophon, me dit Clinias, et tiens-toi ferme au bois !

Puis nous ne vîmes plus rien et nous fûmes jetés sur le rivage, non loin de la ville que l'on nomme Peluse.

LIVRE TROISIÈME

OU DES BRIGANDS

I

ANDROMÈDE ET PROMÉTHÉE ENCHAINÉS, COMME ILS SONT PEINTS DANS LE TEMPLE DE JUPITER CASIUS

Il y a, dans le temple de Jupiter, à Peluse, un très grand tableau peint où l'on voit à la fois des rochers, des flots furieux et des monstres, et qui figure Andromède et Prométhée enchaînés.

Au creux d'une roche on voit la jeune fille Andromède toute nue. C'est une grande belle fille. Le rocher est creusé à sa taille. Ses mains relevées de part et d'autre par des liens, retombent et pendent comme le raisin à la vigne. Le mouvement des bras élève ses seins; ses belles cuisses s'allongent; tout son corps s'étire sur la pierre noire et humide.

Devant elle, est le monstre qui sort des flots.

La plus grande partie de son corps est encore plongée dans l'eau ; la tête seule s'élève au-dessus de la mer ; mais, à travers la vague transparente, se dessinent, comme une ombre, la croupe, les rangées d'écailles, la voûte du dos, les nageoires armées de pointes, les sinuosités de la queue, et la mâchoire vaste, immense, qui est fendue jusqu'aux épaules et qui touche le ventre.

Persée vole dans les airs, la tête en bas. Il est entièrement nu, au défaut de la tête, qui est coiffée d'un grand casque pareil à celui de Pluton, et des pieds, qui sont chaussés de sandales en forme d'ailes. La main droite du héros est armée d'un glaive à double lame, où se combinent l'épée et la faux ; il en menace le monstre qui n'y prend point garde. La main gauche brandit la tête de Gorgone hérissée de serpents.

Prométhée est cloué sur une pierre. L'aigle appuyée sur sa cuisse où il en-

fonce ses ongles, mange, comme il est raconté dans la fable, le foie de sa victime. Mais Hercule dirige contre lui son trait, son coude se replie en arrière ; un même mouvement tend l'arc, la corde et la flèche.

Ces deux tableaux sont du peintre Evanthe.

Au milieu du temple est la statue de Zeus Kasios, représenté sous la forme d'un jeune homme parfaitement semblable à Apollon. C'est Jupiter dans sa jeunesse. Sa main étendue tient une grenade. Cette grenade a un sens mystique.

II

LES BRIGANDS DU NIL

Après deux jours de repos à Peluse, nous traitâmes avec une barque égyptienne ; car nous avions conservé un peu d'or dans notre ceinture. Et nous fîmes

route vers Alexandrie par la voie du Nil.

Le voyage était fort agréable. Couché à l'arrière du bateau, je caressais tout à loisir Leucippe qui contemplait le paysage plat du Nil. Sur le ciel uni, passaient des vols de grues ; et parfois un hippopotame venait crever de son naseau soufflant la surface calme de l'eau verte et nous regardait passer aussi longtemps qu'il pouvait nous suivre des yeux.

Malheureusement, un des esclaves qui nous menait eut l'idée de frapper du bout de sa perche un de ces monstres qui soudain assaillit la barque. Nous eûmes grand peur et nous gagnâmes rapidement le rivage.

Infortunés, nous n'échappions à un danger que pour tomber dans un autre plus grand encore !

A peine avions-nous abordé que Leucippe, poussant un cri, me montra du doigt une affreuse tête d'homme noir qui s'élevait au-dessus des roseaux. Avant que nous eussions pu faire un mouvement, une autre tête surgit tout près de nous, puis

une autre, et bientôt nous fûmes environnés par une foule d'hommes effrayants et sauvages qui poussaient des cris barbares et qui s'agitaient suivant une espèce de danse qui nous étonna fort.

Ils étaient nus, petits, poilus et laids. Leurs jambes étaient torses, leurs pieds plats ; ils étaient armés de boomerangs et de mauvais couteaux.

Ils nous prirent notre or et nous dépouillèrent de nos vêtements. Ensuite ils nous enchaînèrent, après nous avoir enfermés dans une cabane.

III

PETIT DISCOURS DE CLITOPHON

« Dieux et demi-dieux, si quelqu'un de vous peut me dire ce que j'ai fait pour mériter un si fâcheux destin, qu'il me le dise.

» Voilà donc, ô Leucippe, le prix de la confiance que tu m'as accordée.

» Je t'ai enlevée du logis maternel pour te rendre heureuse, et je te donne pour chambre nuptiale une prison, pour lit la terre nue, pour colliers et pour bracelets des liens et des chaînes, pour chant d'hyménée des lamentations.

» Et comment supplier de tels barbares ? Je n'ai que les signes et les gestes pour me faire comprendre. Et ils n'entendent rien à mes prières.

» O Clinias, ô Ménélaüs, et toi, fidèle Satyre, votre sort n'est pas si déplorable que je le pensais. Et je l'envie, car si nous avons échappé au danger de la tempête, c'était pour retomber dans un autre plus malheureux encore. »

IV

LEUCIPPE EST OFFERTE EN SACRIFICE

Lorsqu'on nous fit sortir de la cabane, il était grand jour. On nous donna à man-

ger. Ces hommes affreux nous entouraient et nous regardaient curieusement. Ils avaient la peau noire, non pas d'un noir pur comme l'ont les Indiens, mais brune et jaunâtre comme celle des mulâtres Ethiopiens.

A ce moment, arriva au galop un cavalier sauvage, envoyé du roi. Il avait la chevelure et la barbe inculte et le corps velu, et il était monté à cru sur un cheval également à longs poils.

Il poussait des cris singuliers en montrant Leucippe, et, malgré mes supplications, on arracha la jeune fille de mes bras.

Je compris aux signes des sauvages qu'on l'allait offrir en sacrifice expiatoire.

On la mit sur la croupe du cheval et on l'emmena rapidement; quant aux mariniers et à moi, nous prîmes le même chemin, chargés de chaînes.

Nous approchions du campement, lorsque nous entendîmes les sons de la trompette; bientôt nous reconnûmes le cri de

guerre des Égyptiens, et nous vîmes une petite troupe d'hoplites s'avancer vers nous. Ils n'eurent pas de mal à mettre en déroute nos ravisseurs. Nous en profitâmes pour traverser leurs rangs et pour nous réfugier parmi les Égyptiens.

Le général nous fit raconter à chacun notre histoire; il se montra fort touché de mes malheurs, et il me donna même un domestique pour me servir.

Le lendemain, il se disposa à attaquer le camp des barbares, qui était entouré d'un fossé. Tandis qu'on s'occupait de le combler, monté sur un tertre, je pus apercevoir ce qui se passait dans le camp.

Au milieu du cercle des huttes était bâti un autel en terre. Deux hommes amenèrent une jeune fille les mains liées derrière le dos et parée comme pour un sacrifice ; ils étaient étrangement accoutrés de peaux de bêtes ; ils lui versèrent des libations sur la tête, et lui firent faire le tour de l'autel, tandis qu'un troisième chantait sur elle ; c'était un prêtre et je devinais aux mouvements de sa bouche et aux

contractions de ses lèvres qu'il entonnait un chant égyptien.

Soudain, la jeune fille se trouva en face de moi et je reconnus Leucippe. Je voulus crier, mais j'étais glacé d'épouvante, et je dus assister à toute cette scène affreuse.

Le prêtre se retira; un des jeunes hommes coucha Leucippe sur le dos, et l'attacha à des pieux fichés en terre, dans la position où les marchands de figurines représentent Marsyas lié à un arbre; il entr'ouvrit son vêtement, lui frappa le cœur, et lui ouvrit le ventre jusqu'en bas. Lorsque tout fut terminé, à ce qu'il me sembla, ils mirent le corps dans un tombeau et l'abandonnèrent; puis ils dispersèrent la terre de l'autel, et s'éloignèrent, sans détourner la tête, comme s'ils obéissaient à un rite.

A ce moment, les soldats pénétraient dans le camp. Pendant qu'ils massacraient les sauvages, je me précipitai vers le tombeau de mon amie, car je ne songeais plus qu'à mourir auprès d'elle.

V

PETIT DISCOURS DE CLITOPHON

« O Leucippe, malheureuse jeune fille, ce qui m'afflige, ce n'est point seulement ta mort, c'est que tu aies succombé sur une terre étrangère, et que tu aies servi à ces monstres de victime expiatoire. Ils ont mis à nu les secrets de ton sein que je ne connaissais pas et que je n'avais pas osé approfondir.

» Et les dieux ont contemplé d'en haut un pareil sacrifice. Ils n'ont point éteint la flamme sur l'autel ?

» La flamme sacrilège s'est élevée vers leur séjour ; elle leur a rapporté la fumée du sacrifice....

» Reçois donc, Leucippe, reçois les libations de mon sang. »

VI

LEUCIPPE RESSUSCITÉE

Au moment où j'allais me percer avec mon épée, je vis accourir vers moi les deux hommes vêtus de peaux de bêtes. Ils criaient :

— Arrête, Clitophon; arrête! Leucippe n'est point morte......

VII

SUITE DE LEUCIPPE RESSUSCITÉE

Je reconnus Ménélaüs et Satyre. Ils parlaient en même temps. Je pus néanmoins comprendre, à travers le désordre de leurs paroles, qu'ils avaient été sauvés par des pêcheurs d'éponges, que les brigands

les avaient pris, qu'on les avait désignés pour faire un sacrifice, et qu'après avoir reconnu Leucippe dans la victime qu'ils devaient immoler, ils avaient résolu de la sauver par l'invention d'un subterfuge.

Effaré par cette étrange nouvelle, je les regardais l'un et l'autre sans pouvoir rien dire. Ils virent que je ne les croyais pas. Ils frappèrent alors du poing sur le tombeau en appelant la jeune fille. J'entendis monter de dessous terre une petite voix grêle et lointaine, et, bientôt après, sous le couvercle qui se soulevait, je vis apparaître la tête de ma chère Leucippe. Le grand jour lui faisait cligner les yeux; elle sortit à mi-corps; je la pris dans mes bras, et la serrai sur ma poitrine, comme pour m'assurer qu'elle fût bien vivante; je la pressai de questions; mais elle ne répondit rien; elle posa doucement sa tête sur mon épaule.

Cependant Satyre et Ménélaüs continuaient de me raconter leur aventure.

La veille du jour fixé pour le sacrifice, les brigands avaient attaqué et coulé un

bâtiment qui portait une troupe de comédiens grecs qui faisaient métier de réciter sur le théâtre les poèmes d'Homère.

Tandis qu'on tirait au sort leurs bagages, Satyre avait trouvé sur la côte une cassette, et dans cette cassette une chlamyde et un couteau : la chlamyde était d'une méchante étoffe rouge, mais le couteau était à ressort, et quand on en frappait quelqu'un, sa lame rentrait d'au moins dix doigts dans la poignée. C'est cette trouvaille qui leur avait donné l'idée de feindre l'horrible sacrifice auquel j'avais assisté et dont j'avais été la dupe tout le premier.

Nous rentrâmes au camp qui était tout illuminé ; les Egyptiens fêtaient leurs succès. Les soldats, qui avaient trouvé dans les cabanes des barbares d'abondantes provisions et des outres de vin précieux, burent pendant toute la nuit autour de grands feux, et nous dînâmes longuement sous la tente qu'on avait mise à ma disposition.

Après le dîner Ménélaüs et Satyre étant

allés donner à Charmide, le général, des renseignements sur le nombre des barbares qui pouvaient avoir échappé, je me trouvai seul avec Leucippe à l'heure du coucher.

LIVRE QUATRIÈME

OU DE L'ÉLÉPHANT

I

PETIT DISCOURS DE CLITOPHON

— C'est donc toi, Leucippe, que je serre entre mes bras. Et c'est toi qui me baises : je reconnais les doux baisers de mon amie.

» Jusqu'à quand, ô Leucippe, tarderons-nous à jouir complètement des plaisirs de l'amour ? Vénus nous a rendus l'un à l'autre. Mais ne vois-tu pas combien d'événements viennent tromper notre attente ? Méfions-nous de l'avenir.

» Puisque la fortune nous laisse un moment de calme, profitons de l'occasion, avant que de nouveaux malheurs fondent sur nous.

II

LE RÊVE DE LEUCIPPE
OU L'AVERTISSEMENT DE DIANE

Je l'avais prise sur mes genoux. Je la retenais aux épaules, et je baisais ses belles joues; déjà j'entreprenais davantage, et le désir de l'amour et l'approche du moment où j'allais la posséder pour la première fois me gênaient.

Cependant Leucippe tout en se pressant contre moi, semblait hésiter à me dire quelque chose, et retarder le moment où elle parlerait.

Devant mes caresses trop ardentes, elle finit par m'avouer que Diane lui était apparue, la veille du sacrifice, et qu'elle avait ainsi parlé : « Ne crains pas, jeune fille, tu ne mourras pas; je serai à tes côtés pour te protéger. Jure-moi, cependant, de rester vierge encore pendant six

jours et sept nuits. » Et, en baissant la tête et en me regardant timidement, Leucippe ajouta :

— Je le jurai.

Et je fus grandement contrarié qu'on dût encore remettre à plus tard des plaisirs tant attendus.

III

LE CHEVAL DU NIL, L'ÉLÉPHANT ET LE THÉ

Nous chassions l'animal que les Egyptiens appellent le cheval du Nil, et nous étions assis au bord de la rivière, occupés à regarder une de ces bêtes que nos esclaves avaient capturée.

C'était la première fois que Charmide, le général, voyait Leucippe. Il ne cessait de la regarder, se penchait vers elle en l'entretenant et tâchait de l'intéresser en lui contant des histoires de chasse. Il avait une cinquantaine d'années et portait

sous le menton une pointe de barbe grise. Ses pieds étaient chaussés de sandales recourbées. Sa tunique de laine blanche découvrait sa poitrine et lui laissait un bras nu ; on voyait ses jambes torses sous son jupon raide et transparent.

Au fond de la fosse où on l'avait pris, le cheval du Nil soufflait bruyamment. De ses narines largement ouvertes sortait une vapeur brûlante. Il levait en l'air son énorme tête ronde. Il se frappait la cuisse avec sa petite queue raide et sans poil. De temps en temps, il ouvrait vers nous sa gueule fendue jusqu'au col.

Le général donnait des détails à Leucippe :

— Cet animal est d'une incroyable voracité ; il lui faut un champ de blé pour son repas. C'est en quelque sorte l'éléphant de l'Egypte, car, pour la force, il est comparable à l'éléphant de l'Inde.

— Avez-vous donc jamais vu un éléphant ? lui demanda Ménélaüs.

— Oui, sans doute, reprit Charmide, et des gens parfaitement informés m'ont

appris sur sa naissance des particularités fort étranges. La femelle porte son petit pendant dix ans et elle le met au jour déjà grand et vigoureux. C'est à cause de cela qu'il est si fort et vit si longtemps, au delà dit-on de la corneille d'Hésiode. Sa bouche est armée de deux cornes, entre lesquelles s'allonge sa trompe, semblable à un clairon par l'aspect et la grandeur. Elle est flexible. Il saisit avec elle tout ce qui l'entoure. Si la chose est de nature à être mangée, la trompe la dépose dans la bouche ; si c'est un objet dur, elle s'enroule alentour et le présente à l'Ethiopien qui est assis sur le dos de cette étrange monture.

» A ce propos, je vis un jour un spectacle merveilleux. Un Grec de mes amis, qui avait un éléphant, lui fit ouvrir la bouche, et y plongea la tête jusqu'au gosier. Comme j'admirais son audace, il me dit qu'il avait payé la complaisance de l'animal en lui faisant respirer certains parfums de l'Inde qui ont la propriété de calmer les douleurs de tête de l'éléphant,

et que le sien n'ouvrait la bouche qu'après avoir reçu son paiement, semblable au médecin avide qui commence par réclamer son salaire.

— Mais, repris-je, d'où vient qu'un aussi vilain animal sache goûter les odeurs agréables ?

— C'est, dit Charmide, qu'il en fait sa nourriture habituelle. Dans l'Inde, qui est de beaucoup la contrée la plus voisine du soleil, les éléphants mangent la feuille du thé. C'est une feuille qui rappelle par sa couleur la peau des Ethiopiens ; elle dérobe son odeur et voile ses parfums sur l'arbre qui la porte ; mais elle répand la senteur la plus douce, dès qu'elle est transportée hors du pays, et qu'elle a passé les montagnes. C'est la rose noire de l'Inde; les éléphants s'en nourrissent, comme les bœufs font chez nous de l'herbe des prairies.

Tout en parlant ainsi, le général ne cessait de courtiser Leucippe. Il lui prodiguait les œillades ; et il la caressait avec la main.

J'en conçus une grande jalousie.

IV

LE GÉNÉRAL VEUT POSSÉDER LEUCIPPE MAIS IL EN EST HEUREUSEMENT EMPÊCHÉ

Après nous avoir quittés, Charmide fit appeler Ménélaüs sous sa tente ; il lui offrit cinquante pièces d'or pour qu'il se chargeât de lui préparer une entrevue avec Leucippe. Ménélaüs accepta et s'empressa de venir me faire part de cette confidence. Il était en effet difficile de résister en face à un tel homme, car on pouvait craindre quelque violence de sa part.

Nous délibérâmes sur ce qu'il y avait à faire, et Satyre, homme de bon conseil, nous tira encore une fois d'embarras.

Il fut d'avis qu'on dît au général que Leucippe ne laissait pas d'avoir une certaine admiration pour sa personne et ses exploits, qu'elle n'était point restée insen-

sible à l'offre de son amour, mais qu'elle subissait depuis la veille une de ces incommodités particulières aux femmes, qui l'empêchait momentanément d'être à lui.

Quand Ménélaüs lui porta cette réponse, le général sourit, et répondit qu'il désirait néanmoins la voir, et jouir de sa présence, car cette sorte d'inconvénient n'empêchait point les caresses et les conversations amoureuses.

A la pensée que ce soldat allait prendre Leucippe entre ses mains grossières, je tombai dans un grand abattement.

Je me couchai sur mon lit, la tête entre mes mains, et je demeurai sans mouvement jusqu'à l'heure du repas.

Soudain j'entendis un grand bruit. Je sortis de ma tente, et donnai dans Satyre qui accourait en criant :

— Viens voir ! Il y a une bataille ; les Egyptiens et l'armée des sauvages sont aux prises !

V

SUITE DU PRÉCÉDENT CHAPITRE OU L'ÎLE DE NICOCHIS

Les brigands avaient établi leur repaire dans l'île de Nicochis, qui est au milieu du marécage du Delta.

Ces lieux sont formés d'une série de canaux mobiles et de langues de terre qui changent de place selon les saisons, en sorte que, si l'eau y succède à la verdure et les pâturages aux marais, on ne cesse d'y voir continuellement réunis le vaisseau et le hoyau, la rame et la houe, le timon et le gouvernail, les poissons et les bœufs. Là où le laboureur a poussé la charrue, on voit bientôt filer la barque.

Les terres qui sortent çà et là de l'eau sont couvertes de papyrus qui ont deux fois la taille d'un homme. C'est parmi ces épais feuillages que les brigands avaient bâti leurs huttes.

Tandis qu'une partie d'entre eux s'occupait de rompre les digues qui maintenaient le fleuve en cet endroit, l'autre partie attaquait le camp à l'improviste: Les guerriers les plus agiles de la tribu avaient fait placer devant eux des vieillards qui portaient des palmes comme s'ils venaient demander la paix.

Arrivés de la sorte à une petite portée de trait du camp, les vieillards s'écartèrent soudain et permirent aux guerriers de lancer presque à bout portant une volée de flèches qui tua du premier coup le général et un grand nombre de soldats.

A ce moment, l'eau arrivait de toutes parts. Nous profitâmes du désordre pour nous enfuir. Je pris Leucippe par la main, et, suivis de Ménélaüs et de Satyre, qui avaient ravi dans les tentes autant de butin qu'ils en pouvaient porter, nous atteignîmes un petit tertre qui se trouvait à l'abri de l'inondation.

De là nous pûmes gagner un village, où il nous fut facile de nous procurer une barque plate et une couple de bateliers.

VI

LE PAYSAGE DU NIL

Nous descendîmes vers Alexandrie. La barque glissait aisément. La proue luisait sous le soleil. Le vent gonflait la grande voile carrée. Lorsque parfois notre bateau penchait sur le côté, son poids soulevait un moment le balancier, qui, en retombant, frappait la surface du fleuve.

Le ciel immobile se reflétait dans l'eau entre les lignes régulières des rives de sable et l'avant recourbé du bateau fendait en sifflant ce paisible reflet dur et bleu.

A mesure que nous avancions, les rives étaient plus animées. On voyait à l'horizon des files de chameaux qui se découpaient sur le ciel et qui disparaissent peu à peu dans les plis du terrain. Des chariots, des portefaix, des litières longaient les bords du

fleuve. Tous se hâtaient vers la grande Alexandrie. Çà et là s'isolait une maison blanche et carrée ornée d'un bouquet d'arbres. Nous croisions quelques barques. Puis les terrasses et les jardins se succédaient dans un long paysage verdoyant, et l'eau nous apportait les rumeurs lointaines de la campagne. Des galères passaient près de nous avec un grand bruit de rames.

La gaîté des rives, les chants des matelots, la multitude des embarcations de toutes sortes, tout donnait au Nil un air de joie.

Couchés sur des nattes, dans l'ombre opaque du dais strié de toile verte et orange tendu à l'arrière du bateau, nous regardions, Leucippe et moi, les pêcheurs qui jetaient leurs filets, debout sur des radeaux fixés à la berge.

Satyre et Ménélaüs dormaient au pied du mât.

Penché sur le bord, un batelier buvait, le cou tendu, en jetant de loin dans sa bouche l'eau du fleuve qu'il prenait avec sa main.

LIVRE CINQUIÈME

OU DU CHATEAU

I

DESCRIPTION DE LA VILLE DU SOLEIL

Nous descendîmes avant d'avoir atteint la ville. La route d'Alexandrie était encombrée d'une foule de gens, de troupeaux, de chariots et d'ânes, qui faisaient une grande poussière et qui allaient du côté de la Porte du Soleil, où ils s'engouffraient en tumulte. Nous les suivîmes. On nous dit que cette affluence avait pour cause la fête de Sérapis qu'on devait célébrer le lendemain.

Je tenais Leucippe par le bras; Ménélaüs et Satyre marchaient devant nous pour nous ouvrir le chemin. Des marchands et des portefaix s'interpellaient. Des nègres, qui portaient une litière en courant, nous heurtèrent pour nous dépasser : la sueur

luisait sur leurs muscles courts et épais. Les gens de la Haute-Égypte et ceux qui font le trafic de l'encens des confins du désert aux rives du Delta étaient venus à dos de chameau ; sur les flancs de leurs bêtes étaient fixés des paniers recouverts de bâches éclatantes que le vent soulevait par instants. Nous vîmes des jeunes gens sur quelques-uns de ces chars légers dont les Égyptiens se servent à la guerre. Un dromadaire qui portait des outres pleines s'étant agenouillé sous la porte, nous dûmes nous arrêter longtemps afin qu'on le soulageât d'une partie du fardeau qui l'accablait. Enfin nous parvînmes à passer, et lorsque nous eûmes franchi le rempart, nous fûmes éblouis par la magnificence de la ville.

Devant nous s'étendait une longue rue pavée de grandes dalles blanches ; elle était bordée de chaque côté par une double rangée de colonnes couronnées de feuillages et formant des portiques ; elle s'élargissait en son milieu, devant le Temple de Jupiter Milichius, et elle finissait à

une sorte d'arc de triomphe, beau comme un palais, et qui s'appelait la Porte de la Lune. De là on apercevait le phare, les bateaux du port et la mer.

Entre les colonnes pendaient des tendelets de toile bariolée qui portaient sur les murs des ombres pourpres. Là les marchands défaisaient leurs ballots. Des porteurs d'eau criaient. Des négresses vendaient des citrons doux et des melons.

La foule était si compacte et si agitée qu'elle nous avait plusieurs fois séparés et que nous avions peine à ne pas nous perdre de vue.

Près de nous passaient des pâtres syriens à demi nus, avec un bouquet de jasmin à la tempe.

Des marchands de galettes nous offraient avec insistance des pâtisseries au miel et à l'huile.

Parmi les femmes qui se promenaient et qui achetaient des fruits, les unes étaient égyptiennes : elles étaient vêtues d'une manière de chemise qui leur laissait les seins découverts et qui se collait à leurs

jambes jusqu'aux chevilles; leurs grands pieds nus chargés d'anneaux faisaient un bruit mat sur les dalles. Les femmes grecques avaient de grands chapeaux de paille comme les filles de l'Archipel; quelques-unes portaient des tuniques flottantes, les autres étaient toutes nues et tenaient leurs vêtements à la main.

II

L'HOTELLERIE DES TROIS GÉNISSES

Après le coucher du soleil, la ville s'illumina tout d'un coup.

Au-dessus de toutes les fenêtres flambaient des torches. Des joueuses de flûte, de harpe et de tambourin allaient de porte en porte.

Autour des bassins des places, brûlaient sur des trépieds de grands feux qu'attisait le vent de la nuit.

Nous nous sentîmes las et attristés. Leu-

cippe, que sa bottine blessait au talon, se pendait à mon épaule et avait envie de pleurer. De temps en temps, Ménélaüs, qui nous cherchait un logement, nous quittait pour entrer dans les maisons.

Le ciel au-dessus de la ville éclairée semblait plus noir, et les étoiles se réflétaient sur les briques vernies des palais.

Nous trouvâmes enfin asile dans une mauvaise hôtellerie, à l'enseigne des Trois-Génisses.

III

L'INVITATION DE CHÉRÉAS

Le lendemain, nous louâmes une petite maison près du port. Le propriétaire en était un jeune homme fort riche nommé Chéréas qui possédait un palais et de grands jardins à Alexandrie. Il était beau. Il nous témoigna le plus grand intérêt; il vint nous voir à plusieurs reprises;

bientôt même il nous invita à visiter une de ses maisons de campagne qui était dans l'île de Pharos.

Je ne m'en souciai point, car ses assiduités m'avaient déplu. Cédant enfin à son insistance, nous nous décidâmes à l'aller voir. Mais, comme nous prenions le chemin du port, il arriva qu'un faucon qui poursuivait une hirondelle touchât le visage de Leucippe avec le bout de ses plumes.

IV

PHILOMÈLE ET PROGNÉ

Troublé par cet accident, je levai les yeux au ciel, et je m'écriai :

— Jupiter, quel est cet augure, et comment dois-je l'interpréter ? Si c'est vraiment toi qui l'envoies, montre-nous un autre présage plus évident.

Nous passions alors devant l'atelier d'un peintre, et j'aperçus, sous l'auvent, l'ar-

tiste occupé de peindre un grand tableau qui figurait la triste aventure de Progné et de Philomèle et le festin de Térée.

On voyait le drame dans tous ses détails, la tapisserie, Térée, la table, la servante qui portait la tapisserie déployée , et enfin Philomèle debout, qui, du doigt, montrait la broderie où elle était elle-même représentée, les cheveux épars, la ceinture déliée et le corps à demi nu, entre les bras du Thrace Térée qui lui faisait violence ; elle se débattait ; elle repoussait avec la main droite le visage de l'impudique, tandis qu'avec la gauche elle cherchait à ramener sa robe sur ses seins.

L'autre partie du tableau représentait le festin. Térée était à table ; Philomèle et Progné lui apportaient dans une corbeille la tête de son fils Itys. Elles riaient, et leur rire était empreint de terreur. Le Thrace s'élançait sur elles l'épée à la main ; il repoussait du pied la table qui n'était ni debout ni renversée, mais qui chancelait en tombant.

Leucippe qui aimait les fables nous

demanda de lui raconter cette histoire. Je lui en fis le récit ; mais quand j'eus achevé, elle se mit à pleurer si abondamment que nous dûmes rentrer chez nous.

V

LE BEAU CHATEAU

Le lendemain, dès l'aube, Chéréas vint s'informer de ce qui nous avait empêchés de nous rendre à son invitation. Il voulut nous emmener ; il nous dit qu'il était venu avec une grande barque dans cette intention ; il nous pressa de partir avec tant de cordialité qu'il finit par nous persuader et que nous le suivîmes.

Nous traversâmes le port, qui était plein de bateaux ; des marins qui étaient suspendus à des cordages lavaient les flancs d'une grande galère peinte en blanc ; d'autres chargeaient d'outres et de paniers de légumes une petite embarcation ; des

pêcheurs rentraient au port avec leur cale pleine de poissons brillants; nous aspirions une odeur forte et salée d'algues et de marécage.

Du milieu de l'eau, Chéréas nous fit voir son château. C'était une grande bâtisse blanche et carrée, avec un toit plat, d'où descendaient jusqu'à la mer des jardins plantés sur des terrasses, dont chacune était bordée d'ifs et de citronniers bien rangés, entre lesquels tombaient, par-dessus les balustres, les grappes et les branches molles et effiloquées des acacias; de sorte que par-dessus le mur le plus bas les arbres laissaient pendre leurs branches dans la mer.

VI

LE BATEAU ROUGE

Chéréas nous fit voir ses jardins, leurs jets d'eau et leurs cascades, les statues qui les ornaient, la volière en rotonde

qu'il avait fait construire à grands frais dans un bosquet, et qui était pleine de faisans bleus et dorés, de pintades pareilles à des coquilles, de perroquets qui parlaient, et de ces oiseaux sacrés de l'île de Taprobane, voisine des Grandes-Indes, qui ne chantent que trois fois dans leur vie, et dont la queue figure une grande cithare.

La promenade et les nombreux repas dont notre hôte nous régala, nous conduisirent si fort avant dans la nuit que nous dûmes accepter l'offre qu'il nous fit de sa plus belle chambre à coucher.

Ah ! Clitophon, tu n'aurais pas remercié cet hôte perfide de sa libéralité, si tu te fusses douté qu'il y cachait de si noirs desseins.

A peine, en effet, venions-nous de nous endormir, qu'un grand bruit qui se fit à la porte de notre chambre nous réveilla soudain.

Nous vîmes une grande lumière ; Leucippe, qui était toute nue à cause de la chaleur, se blottit contre moi ; des hommes noirs et masqués se précipitèrent sur

nous ; ils ne répondirent rien à nos cris ; ils arrachèrent Leucippe de mes mains et, toujours sans mot dire, ils s'enfuirent, après avoir renversé sur moi le lit et plusieurs meubles.

Je me trouvai dans l'obscurité. Je me débattis furieusement sous les matelas qui m'étouffaient. Parvenu enfin à m'en dégager, je m'élançai dans les corridors à la poursuite des ravisseurs que j'entendais fuir dans l'escalier.

Quand je fus enfin dans les jardins, je vis la lumière des torches qui brillait et qui disparaissait entre les arbres obscurs. Je sautai de terrasse en terrasse à travers les massifs épineux des acacias ; je tombais ; je me relevais ; je m'écorchais aux branches ; je criais le nom de Leucippe et je maudissais le perfide Chéréas.

Pourtant je commençais de gagner du terrain et j'apercevais derrière la troupe des hommes noirs Leucippe qu'on entraînait. Elle courait malgré elle, ses mains liées ensemble par une chaîne, et son beau corps tout nu et blanc, sous la lueur

des flambeaux, se courbait pour résister aux bandits; mais ses bras étaient tirés en avant, et, tandis qu'elle criait désespément mon nom, il fallait bien qu'elle suivît les hommes de Chéréas en courant et en bondissant dans la nuit.

Arrivés au mur qui donne sur la mer, ils s'arrêtèrent un moment. Je tâchai vainement de les rejoindre. Je les vis passer un à un par une porte basse qui se referma sur eux avec un grand bruit.

Je montai en hâte sur la terrasse. Je n'entendais plus rien. Sans doute on empêchait Leucippe de crier. Je vis une barque éclairée de feux rouges, disparaître dans la nuit.

VII

LA TRISTE POURSUITE

Je retournai à la maison en criant et en pleurant. Je sortis dans la rue et je courus au phare. J'y trouvai le commandant du port que je connaissais pour l'a-

voir vu à l'armée. On était venu le prévenir de la présence dans les eaux de l'île d'une barque éclairée de feux rouges, et, comme il se doutait qu'il avait affaire à des pirates, il s'apprêtait à leur donner la chasse. A mon récit, il précipita son départ et nous nous embarquâmes sur un petit vaisseau avec vingt hommes d'armes.

Nous gagnâmes rapidement la haute mer. L'horizon s'éclairait; bientôt le soleil se leva. Nous aperçumes la barque des pirates devant nous.

Nous fîmes force de rames de leur côté, sans toutefois prendre leur sillage, mais en nous écartant un peu de façon à pouvoir les tourner.

Voyant notre manœuvre, ils hissèrent leurs voiles; et leur marche s'accéléra tout à coup. Aussitôt nous fîmes de même. Nous fendîmes les flots qui jaillissaient le long de nos bords et formaient derrière nous un grand trou plein d'écume.

Nous étions près d'eux et nous allions les dépasser; déjà le commandant don-

nait à ses hommes l'ordre de s'apprêter pour le combat, quand les pirates nous firent des signes comme pour nous braver. Ils amenèrent sur le pont une femme qui me sembla être Leucippe. L'un d'eux se mit à crier d'une voix retentissante :

— Voilà ce que vous réclamez.

Ils l'attachèrent à la poupe, lui tranchèrent la tête et jetèrent le corps dans les flots. A cet aspect, je poussai des cris lamentables ; je voulais m'élancer moi-même par-dessus le bord.

Je suppliai le commandant d'arrêter le navire, et de me permettre de faire rechercher les restes de ma chère Leucippe.

On explora longtemps les eaux voisines. En vain plusieurs matelots risquèrent leur vie. Nous ne trouvâmes rien.

Le bateau des pirates disparut bientôt à nos yeux.

Nous revînmes désespérés à Alexandrie. J'y retrouvai Ménélaüs et Satyre qui étaient fort inquiets de moi. Je leur racontai mes malheurs et, sur ces entrefaites, je tombai malade.

LIVRE SIXIÈME

OU D'ABEILLE

I

LE MARCHÉ

Les bons soins que me prodiguèrent mes amis eurent raison de mon abattement.

Un matin que Satyre m'en pressait, je me décidai enfin à sortir. Je suivis les portiques jusqu'à la grande place. Bien que le soleil fût à peine levé, elle était pleine d'une animation extraordinaire. C'était là que les gens d'Alexandrie venaient s'approvisionner.

Des eunuques, des filles chargées de paniers, des porteurs d'eau, parlaient, criaient, s'injuriaient autour de moi. Des chars de paysans roulaient avec un bruit assourdissant entre leurs grandes roues bleues. Des ânes attachés les uns derrière

les autres, suivant les mouvements de la foule, se mettaient à courir ou s'arrêtaient en faisant sonner les cantines de cuivre et les outres vernies qu'ils portaient sur leur dos.

Etourdi par ce bruit qui me fatiguait, je m'appuyai à une colonne.

Il y avait au milieu de la place, sur de grands tréteaux, de la viande et toutes sortes de poissons. Des hommes portaient sur leur épaule des bœufs entiers, qu'ils jetaient sur les planches d'un coup brusque. Les poissons reluisaient ; il y avait des thons bleus, d'énormes congres roulés autour d'une branche de cèdre, des turbots plats dont la graisse remuait, et de ces coquillages semblables à des chiens de mer et dont les égyptiens ne mangent que les oreilles. Des maraîchers déchargaient des bottes de plantes vertes et de salades, des paniers de raisins et de groseilles, des sacs remplis de dattes sèches, des poires rondes, des citrouilles juteuses et des olives sur de grandes claies de bois de boisseau.

A ce moment, quelqu'un me prit par l'épaule et sans rien dire se mit à m'embrasser. C'était un homme barbu qui portait un riche manteau plissé à la mode des Alexandrins. Son teint était noir.

— Qui es-tu ? lui dis-je, en le regardant.

Mais, avant qu'il m'eût répondu, je reconnus Clinias et je l'embrassai à mon tour.

II

LE RÉCIT DE CLINIAS

Je le pressai de me raconter son histoire et la façon dont il avait échappé au naufrage, lorsque j'aperçus Satyre qui venait aux provisions accompagné de Ménélaüs. Clinias courut à eux et l'on s'embrassa de nouveau. Puis pour écouter son récit, nous entrâmes dans une auberge voisine.

La salle du cabaret donnait sur une

cour pleine de voitures, de bestiaux et de paniers de volailles.

En entrant, Clinias cria qu'on apportât du vin. Nous nous assîmes à une table autour de lui, et, comme la salle était vide, il commença de nous raconter à haute voix son naufrage :

— Le mât où je m'étais assis me fit atterrir, à l'île de Vilaine qui, comme on sait, est habitée par des femmes d'un tempérament si fort amoureux qu'elles ont coutume de contraindre les étrangers que la mer jette dans leur domaine, à coucher avec elles toutes, et qu'on n'a point d'exemple qu'un homme ait pu jamais les satisfaire et sortir vivant d'une pareille épreuve. Leur reine, étant par bonheur tombée éperdument amoureuse de moi, voulut, en ce qui me concernait, borner à elle-même l'application de la coutume.

Nous nous récriâmes, émerveillés d'une telle aventure, et nous fécilitions Clinias, lorsqu'une grosse négresse, attifée d'un turban de laine jaune, entra en tenant sous ses bras des carafes de vin et des verres.

Satyre se leva tout à coup. Il la saisit entre ses mains, sans lui permettre de poser sur la table les bouteilles qui l'embarrassaient. Il la baisait sur ses joues noires. Et je reconnus la négresse qui m'avait élevé, celle qui jouait avec nous dans le jardin, celle qui avait pêché le beau poisson.

III

LA COLLATION SOUS LA TONNELLE

Clinias, qui avait une belle maison, nous persuada de venir habiter avec lui, et nous envoyâmes Satyre et sa négresse déménager notre bagage.

Mon cousin fréquentait beaucoup de riches Alexandrins et était fort connu dans toute la ville. Son père qui y était né, y avait exercé pendant longtemps les fonctions de grand prêtre de Sucus, et chacun se rappelait encore les fêtes qu'il donnait et auxquelles prenaient part les plus

beaux hommes et les plus belles femmes d'Alexandrie.

La maison de Clinias était bâtie dans le quartier élevé de la ville. Elle était entourée d'un jardin dont la grille donnait sur la rue. Devant la porte de la grille une mosaïque représentait une file de petites esclaves dansant, les jambes croisées, et tenant sur la tête des corbeilles de fruits; leurs robes vertes relevées et ceintes à la taille et leurs pieds blancs luisaient sous l'eau qu'une servante jetait continuellement avec une pelle de bois.

On nous servit une collation dans le jardin, sous la tonnelle.

On voyait entre les feuilles sombres le ciel qui bleuissait à mesure que le soleil tombait. Nous commençâmes de dîner en silence.

Clinias avait près de lui une tortue qui mangeait des tranches de concombre.

A l'entrée de la tonnelle retombait un grand rameau de vigne ; le vent relevait par instants un coin de la nappe blanche sur la table et faisait bruire, dans le potager, les claies des chassis.

Ménélaüs et Clinias se mirent à parler ; je songeais à Leucippe qui était morte, puis à Mammea ; le désir de l'amour me reprenait ; j'écoutais le choc des vaisselles sur la table et le bruit des marches d'eau au fond du jardin.

Je suivais des yeux les mouvements de la petite servante. Lorsqu'elle passa près de moi en me frôlant, je me hasardai à caresser sous sa casaque de cotonnade ses hanches fraîches et moites.

Clinias, qui m'aperçut, sourit et me montra du doigt à Ménélaüs, puis il continua de parler sans me quitter du regard.

—J'aimerais mieux, pour ma part, disait-il, me résigner à subir toujours malgré moi les caresses de mon amant que d'en être une seule fois privé alors que j'en aurais envie.

— Par les jambes de cette fille, dit Ménélaüs en montrant la servante ; j'aimerais mieux changer d'amant.

Ils éclatèrent de rire. Clinias se renversa en arrière et, appuyant son dos au treillage de la tonnelle, il me demanda :

— Qu'en pense-tu, Clitophon ?

J'avais retenu la fille. Je cessai de la caresser. Elle s'en alla.

— Je suis plein d'ennui, répondis-je. Le besoin que j'ai d'être aimé me rend inquiet et m'attriste. Mais ta servante est bien belle. Elle est propre aux plaisirs de l'amour. Elle me plaît.

— Fais-en ton profit, dit Clinias. Moi, je n'aime pas les femmes.

Je ne répondis pas.

Je continuai de songer à Leucippe ; puis je désirai la servante ; je me l'imaginai toute nue et pareille à ma chère maîtresse ; j'aurais voulu l'attirer vers moi en la prenant par les coudes ; il me semblait qu'elle aurait eu la même façon de me caresser et de passer son bras autour de mes épaules.

IV

LE DIVERTISSEMENT CHEZ ABEILLE

Clinias me conduisit chez Abeille.

C'était une jeune femme fort riche qui

vivait depuis peu à Alexandrie. Son mari, marchand juif et amateur d'antiquités, fournissait les boutiques de la ville de statues, de tableaux et de meubles anciens. Il y avait un an qu'il était parti et l'on n'avait jamais eu de ses nouvelles. Le bruit avait couru que, pendant qu'il dévalisait un temple sur la côte de Sicile, les paysans furieux l'avaient massacré, lui et ses serviteurs. Sa femme, qui ne l'aimait pas, s'était vite consolée de ne pas le voir revenir, et elle dépensait sans compter, avant de retourner à Ephèse, sa patrie, une fortune dont son mari vivant lui mesurait parcimonieusement l'usage.

Nous allâmes chez elle un soir que Clinias avait reçu à dîner son nouvel amant, qui était le fils d'un sénateur et qu'il entretenait avec une grande libéralité. Il était gai. Ménélaüs et moi nous avions beaucoup bu. Et la nuit était fort avancée quand nous entrâmes chez la veuve.

Je ne distinguai rien à l'extérieur de la maison. Les esclaves de la porte aux-

quels nous laissâmes nos manteaux nous reçurent avec de la familiarité. Ils avaient l'air d'attendre que nous leur donnassions de l'argent. Mais Clinias, qui connaissait leurs habitudes, nous fit passer sans leur rien payer.

Nous entrâmes dans un jardin plein de musique et de lumières. A peine avions-nous fait quelques pas qu'une bande de jeunes gens tomba sur nous. Ils entouraient trois négresses qui avaient aux pieds des sonnettes et des sandales de bois qui claquaient sur leurs talons ; leur peau noire et frottée de graisse luisait ; leurs cheveux courts étaient partagés en petites mèches frisées et nouées d'un fil de cuivre, et leurs cuisses pleines et leurs ventres reflétaient les petits feux des lanternes de corne, accrochées aux arbres.

Au fond du jardin était une sorte de terrasse où donnait un appartement dans lequel on dansait. Clinias tendait la main à des gens qui buvaient assis sur les marches Ménélaüs ivre nous suivait en titubant.

Il y avait dans la pièce une estrade sur

des tréteaux. Des esclaves masqués y bâtonnaient un vieillard, tandis qu'une jeune fille dans la coulisse criait qu'elle était enceinte. Nul n'y prêtait attention.

Des hommes richement vêtus et coiffés de perruques et des femmes joyeuses dansaient en essayant d'imiter les pas qu'une mime célèbre exécutait dans un coin de la salle.

Des fonctionnaires obèses s'occupaient de manger à de longues tables avec des filles qu'ils n'eussent jamais fréquentées publiquement si l'on n'avait eu coutume de perdre chez Abeille toute retenue.

A ce moment, l'estrade disparut pour faire place à un fort grand bassin plein d'eau et dont la margelle était entourée de feuillages et de fruits en guirlandes qui pendaient régulièrement.

De l'eau même sortirent des femmes déguisées en naïades qui poussaient devant elles de petits plateaux où étaient disposés des rafraîchissements. Elles nagèrent vers le bord où se pressaient tous les invités.

On s'étonnait et on criait à la merveille,

lorsque, par un artifice ingénieux, s'éleva du milieu du bassin, et sur une sorte de piédestal qu'on ne voyait pas, un beau garçon nu, qui portait des ailes, et qui imita les poses de l'Amour comme les sculpteurs ont l'habitude de les représenter.

Les applaudissements éclatèrent. A ce moment, Clinias me prit par le bras et me poussa vers une grande femme qui venait à nous.

V

LA PETITE CALOTTE DORÉE

C'était Abeille. Elle ne me parut pas aussi belle qu'on me l'avait dépeinte. Elle était grande et elle avait la peau brune. Ses coudes frottés de fard étaient rougis. Ses cheveux étaient relevés tous ensemble sur sa tête en un chignon rond recouvert d'une petite coupe dorée. Elle poussait

du genou, en marchant, sa longue robe de toile aux volants empesés.

Clinias la salua. Elle lui répondit à peine, et avant qu'il lui eût dit qui j'étais, elle me prit par la main et m'emmena.

L'attention que tout le monde nous prêtait, me gênait. Des hommes et des femmes lui parlaient quand nous passions près d'eux.

Après avoir distribué leurs rafraîchissements et fait admirer la grâce de leurs ébats et de leurs jeux, les filles, toutes nues et ruisselantes, sortirent de l'eau. C'étaient des courtisanes et des femmes de magistrats bien connues dans la ville. Elles se mêlèrent aux autres invités tandis que les danses et les chants recommençaient.

Je descendis avec Abeille les marches de la terrasse. Elle me conduisit vers le banc d'un bosquet, où coulait un ruisseau sans fin qu'on avait recouvert d'une nappe d'huile, et qui portait et faisait mouvoir, au moyen d'un courant habilement distri-

bué, des mèches allumées sur de petites rondelles de bois.

Je m'assis à son côté, et elle m'attira contre elle.

— Tu es beau, me dit-elle. Comment t'appelles-tu ?

Je sentais ses jambes dures et musclées à travers sa robe. Elle passa son bras sous mon habit autour de mon dos.

Nous voyions les convives descendre les marches et s'en aller peu à peu. Le bruit s'apaisait dans la salle.

Abeille s'était penchée sur moi. Elle avait défait mon manteau et caressait ma poitrine. La petite calotte dorée qui retenait ses cheveux se détacha et tomba en sonnant sur le gravier de l'allée. J'avais pris dans ma main un de ses seins et je respirais contre sa peau cette odeur d'animal chaud qu'ont les femmes au moment de l'amour.

Je hasardai une caresse plus audacieuse. Elle s'y prêta un moment. Puis elle s'en alla.

VI

LES FÊTES DE SÉRAPIS

Les étrangers qui se rendaient à Alexandrie à l'occasion des fêtes de Sérapis, venaient en curieux autant qu'en fidèles, car elles étaient réputées pour leur pompe extraordinaire et pour les réjouissances auxquelles elles donnaient lieu.

Des processions sillonnaient les rues un peu avant le coucher du soleil et se rendaient au faubourg de Canope où était le temple de Sérapis.

Je n'avais pas revu Abeille. Je savais qu'elle devait prendre part, avec les plus belles femmes de la ville, aux spectacles que l'on offrait au dieu, et je me rendis avec Satyre, Ménélaüs et Clinias au carrefour où le peuple et les cortèges sacrés

devaient s'embarquer sur le canal qui descend vers le faubourg.

Cet endroit, entouré de grands jardins publics, était le plus bruyant et le plus populeux. La foule était tassée sur la berge. On buvait, on dansait, on chantait des hymnes. Certains étaient là depuis le matin, piétinant dans une épaisse poussière, au milieu des cris des marchands et du bruit éclatant des flûtes et des tambourins des baraques rangées des deux côtés de l'eau, attendant le moment sacré où le soleil allait disparaître.

Des cris violents et les sons d'une fanfare religieuse annoncèrent l'approche du premier char. C'était celui d'Hapî, dieu du Nil. Des soldats l'entouraient, écartant à coups de fouet les fanatiques qui se précipitaient pour le toucher. Il était tiré par des vaches noires et blanches qu'on avait choisies parmi celles qui avaient les plus grosses mamelles. Des femmes appelaient « Hapî, Hapî ! » d'une voix aiguë, et lançaient par-dessus les têtes leurs sandales, leurs chapeaux et des petits pains.

Sur un amoncellement de bottes de foin, de gerbes de blé, de pelles, de pioches, de légumes, de rames et de filets, était assis un homme fort et gras, au visage régulier et imberbe. On le reconnaissait. On disait son nom. C'était l'Intendant des Domaines Royaux. Ses seins, comme ceux d'une femme, retombaient sur sa poitrine molle. Une ceinture, dont les bouts en forme de croix ansées reposaient sur ses cuisses, soutenait son ventre. Il était coiffé d'un bonnet collant orné d'une touffe de plantes aquatiques. D'une main il présentait un plateau sur lequel étaient des grenouilles; de l'autre, des poissons liés par des joncs et deux oies blanches.

De chaque côté de lui, se tenaient deux hommes nus, l'un peint en rouge, l'autre en bleu, qui avaient sur la tête des paquets de papyrus et de lotus, et deux femmes, dont le ventre était découvert et qui levaient les bras en poussant des cris, comme pour appeler le dieu qui devait les rendre fécondes. Un prêtre élevait

derrière eux, au bout d'une perche, un écriteau où on lisait :

HAPI, PÈRE DES DIEUX. MAITRE DES ÉLÉMENTS. QUI FAIT NAITRE LES SUBSISTANCES ET INONDE LES DEUX ÉGYPTES DE SES PRODUITS. QUI DONNE LA VIE. QUI CHASSE LA MISÈRE ET REMPLIT LES GRENIERS A REGORGER.

Au milieu de l'enthousiasme grandissant, on embarqua le char sur un grand bateau plat dont les deux bouts relevés étaient sculptés en forme de nénuphar et auquel on attela les vaches affolées qui montaient les unes sur les autres.

Déjà un autre cortège paraissait. C'était celui du soleil. Des prêtres en robe jaune entouraient un grand chariot qui se mouvait par l'artifice d'hommes cachés à l'intérieur et dont on apercevait les jambes entre les roues. On y voyait un grand nombre de nègres barbus et coiffés de paniers ou de boisseaux, qui tenaient

à la main des arcs et qui jetaient des pièces de cuivre.

Les mendiants et les étrangers de toute espèce qui allaient ramasser jusque sous les roues les monnaies qu'on leur lançait, se relevèrent bientôt, pour accourir au devant de la litière de Sérapis Guérisseur. C'était un cadre de bois que portaient sur leurs épaules les médecins et les herboristes de la ville, et d'où pendaient jusqu'à terre des bandes de toile grossièrement peintes à la cire figurant les meilleurs miracles de ce dieu excellent.

Chryserme y buvait le sang du taureau, et, près de mourir, reprenait les couleurs de la santé. Batylis de Crète, phthisique, montrait du doigt l'âne qu'il mangea cru et dont la chair le guérit. Au-dessus de la litière vide était suspendue à un dais la fameuse lampe que la fille de Crisias offrit à Sérapis pour lui demander la santé de son fils Apellide, et qui avait autant de lumignons qu'une année contient de jours.

Les malades et les infirmes qui attei-

gnaient la litière la tiraillaient de tous côtés et prétendaient soudain qu'ils étaient guéris ; ils jetaient à l'intérieur des béquilles, des linges sales, des pieds et des bras de terre cuite ; l'un d'eux, soudainement inspiré, se mit à crier des prédictions : on l'emporta.

Tout alentour la foule riait, des ivrognes injuriaient les porteurs ; ceux-ci s'arrêtèrent pour répondre ; il y eut une bousculade ; des femmes qu'on embrassait poussaient des cris. Puis la litière rejoignit en se balançant le char du Soleil, qu'on avait déjà embarqué sur un grand radeau.

Le tumulte s'apaisa un moment, et je n'espérais plus voir Abeille, lorsqu'une longue acclamation salua l'arrivée d'un immense véhicule surmonté d'un phallus, où étaient assis ou couchés deux cents belles femmes et deux cents éphèbes nus. Cette machine était portée par des roues dorées dont les rayons et les jantes épaisses étaient arrondis et habilement sculptés. Le plancher en était entouré d'un

balustre d'où retombaient des branches de lierre et des bouquets de fleurs. A chaque coin étaient fixés des mâts surmontés de corbeilles de fruits et réunis entre eux par des pampres de vignes chargées de grappes, qui s'enroulaient à leurs pieds.

Des hommes nus et affublés de jambes de bouc comme des satyres traînaient en courant cet appareil. D'autres gambadaient, çà et là, avec des filles aux pieds noirs de terre qui jouaient de la clarinette en gonflant leurs joues. Ils secouaient des crotales en chantant un hymne joyeux dont on n'entendait pas les paroles. Ils suaient, et la poussière se collait à leurs dos et à leurs cuisses.

De petits garçons ventrus soufflaient dans des cors et se frappaient à coups de tambourins. D'autres dansaient avec des chèvres et leurs contorsions faisaient rire la foule.

Je vis Abeille. Elle tenait à la main un flambeau de bois dont la flamme était feinte par une mèche de laine jaune.

Tous les Alexandrins reconnaissaient parmi les figurants leurs amants, leurs maîtresses et leurs sœurs. Ils les interpellaient gaiement. Ils leur lançaient des fruits.

Je parvins à m'approcher de ma nouvelle maîtresse. Elle me sourit et se pencha vers moi. Je pris son pied à travers la balustrade et je le baisai.

Chacun se mit à pousser aux roues. Les femmes secouées sur leurs planches criaient en se retenant les unes aux autres. Et le char glissa sur un chaland qui craqua sous son poids, en éclaboussant les berges.

Le soleil touchait à l'horizon. Il se fit un grand silence.

Tous s'étaient jetés contre terre ; les porteurs, les bateliers et les femmes sur les chars, s'étaient prosternés.

C'était le moment où, dans le temple de Canope, un rayon, pénétrant par la petite fenêtre, se posait sur la bouche de la statue de Sérapis.

Le soleil disparut.

On se releva avec de grandes acclamations ; les musiques reprirent l'air interrompu et les bateaux, tirés de la rive, s'ébranlèrent sur le canal.

Alors accoururent au galop des ânes harnachés de plumes et de housses de couleur, qui tiraient deux charrettes bondées de gens ivres et déguisés. Les brancards et les bancs claquaient. Ils passèrent dans un effroyable fracas de bois et de ferraille. Les conducteurs arrêtèrent leur équipage auprès du canal. Ils gesticulèrent et poussèrent des cris en voyant les bateaux s'éloigner. Et ils gagnèrent Canope par la route du bord de l'eau.

VII

LES BARAQUES DANS LE JARDIN

La nuit étant tombée rapidement, on illumina les arbres avec des torches et des lampions, et la foule, quittant la berge

tout d'un coup envahit les jardins où étaient les baraques.

Mes amis m'entraînèrent vers les boutiques en plein vent, où l'on vendait à manger. On se bousculait devant les fourneaux des cuisiniers, qui, le torse nu et luisant de sueur, appelaient en glapissant la clientèle. Ils distribuaient sans cesse du lard grillé et des morceaux de poisson qu'ils piquaient avec des fourches dans de grandes marmites en fer, et qu'ils déposaient dans les mains tendues devant eux.

On avait allumé des deux côtés du canal une double rangée de lanternes. Çà et là, brûlaient des gerbes de feu, qui projetaient en l'air des courbes régulières dont les étincelles se rejoignaient, et retombaient en sifflant dans l'eau noire.

Des gens buvaient sur des tréteaux dressés dans l'herbe ; ils étaient gais ; ils s'interpellaient d'une table à l'autre. Des femmes, dont on ne voyait que le buste dans l'encadrement d'une fenêtre de feuillage, jouaient de la harpe et du tambour.

Nous entendions, derrière les toiles peintes d'un théâtre ambulant, les éclats de voix des bouffons et les rires des spectateurs.

Puis nous fûmes entraînés vers les marches de bois d'une estrade où deux gros nègres et une fille en sarreau rouge invitaient le public à la lutte. Un soldat qui se présenta fut battu. Au-dessus de l'estrade se balançait une toile bleue qui imitait le ciel et les étoiles.

Des marchands, qui portaient sur leur tête des plats de crèpes grasses et jaunes et des cruches pleines d'une boisson de pommes aigres, criaient à tue-tête pour se faire entendre.

Des jeunes filles en robe claire se frayaient un passage en riant entre elles et en se tenant par la main.

A un carrefour, près d'une statue de Diane Indicatrice, qui luisait dans les lauriers, une petite fille égyptienne, nue et presque noire, faisait des culbutes entre deux oranges posées sur un tapis.

Près de là, appuyée d'un côté à la bou-

10

tique d'un Grec qui vendait des écheveaux de mélasse et des confitures de roses, et de l'autre au petit mur d'une fontaine où était représenté Arion sur le dauphin, il y avait une étroite baraque tendue de tapis déchirés et de nattes, dans laquelle un matelot montrait une charmeuse de serpents.

C'était une grande femme maigre et dégingandée. Elle était accroupie par terre ; elle jouait de la flûte avec ses narines, et s'accompagnait en secouant les anneaux de cuivre de ses chevilles. Autour de son cou était enroulé un aspic long de trois coudées, qui lui léchait la figure en sifflotant et en gonflant sa gorge blanche et poudrée.

Elle se leva à l'appel du matelot et s'approcha de nous.

Satyre poussa un cri quand il la vit de près, et, lorsqu'elle eut levé la tête, nous reconnûmes tous la grande Clio que nous avions crue noyée.

Elle nous regarda un moment, puis, jetant ses flûtes et son serpent, elle s'élança

dans les bras de Satyre. Nous l'entourions, nous la pressions de paroles ; mais elle avait peur et elle semblait vouloir se sauver en nous entraînant.

Le matelot vint à nous ; il sentait le vin ; il nous demanda avec des injures qui nous étions et ce que nous voulions à sa maîtresse. Clinias lui donna de l'argent ; il le prit en continuant de nous injurier.

Comme nous nous en allions, il courut après nous pour réclamer encore les anneaux de la servante.

VIII

LA CORBEILLE DE FRUITS

Je restai plusieurs jours sans nouvelles d'Abeille. Je ne cessais pas de penser à elle et j'étais inquiet.

Nous nous tenions habituellement dans le garde-manger qui était au fond du

jardin, et qu'un jet d'eau dans une vasque rendait le lieu le plus frais de la maison. C'était une vaste salle à moitié creusée dans la roche et dont la porte et les fenêtres étaient cachées sous d'épais rameaux de vigne-vierge.

On entendait de là les servantes qui lavaient la vaisselle dans la cuisine et qui riaient avec la grande Clio.

Ménélaüs était sorti. Il aimait boire et fréquentait les cabarets où l'on trouve des petits garçons.

Il y avait tout autour des murs des grandes planches sur lesquelles mûrissaient des melons, des prunes et des figues. Des volailles et des lièvres pendaient du plafond où ils étaient attachés par les pattes. Des guêpes couraient çà et là sur les fruits. Clinias, au haut d'une échelle, s'occupait de consolider une étagère. Chaque fois qu'il donnait un coup de marteau, les guêpes s'élevaient toutes ensemble avec un grand bourdonnement; elles volaient un moment dans la pièce, puis, se reposaient.

Un jour que je me promenais dans les allées du jardin en parlant avec Satyre, qui arrosait, je m'étais arrêté près de la grille et je regardais dans la rue, lorsque je vis un jeune homme qui portait sur la tête un petit panier de fruits.

Il me reconnut et, s'étant arrêté, il me le passa au travers des barreaux.

Le panier était plein de poires et de raisins. J'y trouvai une lettre où Abeille me priait à dîner.

IX

LE JEU D'ARIANE ET DE BACCHUS

On nous servit le repas dans une salle à manger dont le dallage de mosaïque représentait des poissons, des tortues et des animaux domestiques.

Sur la table du milieu était figurée une scène nautique où des hommes poussaient à la perche un bateau plat et où des

amours chevauchaient des dauphins entre des arbres et des roseaux.

Abeille me mit à côté d'elle et je la regardai tout à mon aise.

D'abord je n'osai point la toucher. Mais elle prit mes jambes entre les siennes et les serra. Elle était belle. Je ne la quittais pas des yeux. Elle parlait avec volubilité et gaiement. Elle allongeait son bras au-dessus de la table pour me servir. Elle avait de grandes manches qu'elle relevait de temps en temps d'un geste brusque. Ses dents brillaient tandis qu'elle parlait à deux femmes qui étaient là, qu'elle me nomma et qu'elle me dit être deux actrices de ses amies.

La pièce était éclairée par une petite fenêtre à grillage, par où entrèrent, avec un grand bruit d'ailes, deux pigeons qui se posèrent sur la table. Nous battîmes des mains. Les pigeons allaient et venaient en roucoulant. Nous leurs lançâmes des miettes de pain.

Puis Abeille les prit et, en riant, les accoupla.

Alors un peu honteuse, elle se renversa en arrière et cacha sa tête sur mon cou.

J'avais déjà vu les deux amies d'Abeille danser, et je leur demandai après le repas d'improviser un divertissement.

On tira la table. Une servante apporta une flûte double et un petit tambour et la comédienne commença de danser.

Elle feignait de dormir comme Ariane sur le rivage. Son bras nu soutenait sa tête ; le vaisseau s'éloignait ; le bruit sourd du tambourin qu'elle frappait contre son coude, imitait le bruit des vagues. Bacchus s'approchait ; on entendait les chants des satyres du cortège, l'aigre musique des chalumeaux et les cris éraillés des femmes.

Le dieu couronné de vigne s'avance en croisant les jambes ; il tient à la main un thyrse ; il se penche sur la jeune fille endormie ; il va la saisir ; elle s'enfuit ; il la poursuit sur le sable du rivage.

Sa tunique flotte, tourne, soulève son double pli, et découvre des genoux ronds et rougis et des larges cuisses. Elle

court, va, vient, le dos courbé, les mains en avant. Bacchus l'atteint enfin. Elle s'arrête le dos frissonnant, peureuse, les bras au-dessus de la tête. Sa tunique retombée plaque sur son ventre au beau contour.

X

LA DEMANDE EN MARIAGE

Le jour suivant, Clinias vint me trouver dans ma chambre, pendant que je prenais un bain.

— Mon cher Clitophon, me dit-il, un beau parti se présente à toi : une femme t'aime, l'une des plus belles et des plus riches de la ville ; elle désire t'épouser.

Je ne le laissai pas continuer. Je devinais qu'il s'agissait d'Abeille, j'embrassai mon cousin et, m'étant habillé, je courus en hâte chez ma maîtresse.

XI

LES NOCES ET LE DÉPART POUR ÉPHÈSE

Nous fêtâmes nos noces et nous partîmes pour Éphèse.

LIVRE SEPTIÈME

OU DE PAN

I

LA CHAMBRE SUR LE BATEAU

Nous partîmes à la nuit, Abeille, moi, Clinias, Ménélaüs, Satyre, Clio et la négresse.

Abeille avait fait préparer un repas qu'on nous servit sur le pont du navire.

Nous mangeâmes beaucoup et nous bûmes fort avant dans la nuit. Mes amis étaient gais et chantaient ; et les matelots leur répondaient avec leurs voix fausses par le chant dont ils accompagnaient le mouvement régulier des rames.

Abeille, assise à côté de moi, m'entourait de ses bras nus et me caressait.

Le vent de la mer balançait les lampes au-dessus de nos têtes. Le bateau, parfois,

s'inclinait sur le flanc et le roulis nous jetait les uns contre les autres.

Abeille était toute dépeignée. Ses joues chaudes luisaient entre les mèches de ses cheveux. De temps en temps, se penchant à mon oreille, elle me pressait de quitter la table pour gagner notre chambre.

A la fin, je consentis à la suivre dans la petite cabine où l'on avait dressé notre lit.

Abeille ferma la porte et se jeta à mon cou en m'appelant son cher amant. Je la pris dans mes bras et je l'assis sur le lit sans répondre à ses caresses.

Alors elle me regarda tristement. Je baissai la tête et elle me dit :

— Qu'as-tu Clitophon ? Pourquoi réponds-tu si froidement à mon amour ?

Sans lever les yeux vers elle, je lui dis :

— Avant toi, j'aimais une jeune fille du nom de Leucippe. Je l'avais ravie à ses parents et je croyais que les pirates l'avaient tuée. Mais la nuit dernière elle m'est apparue pendant mon sommeil. Elle

m'a dit qu'elle était vivante. Elle m'a reproché mon infidélité. Puis elle a disparu en me faisant un geste de menace.

Abeille se cacha la tête sur le lit et se mit à sangloter.

Je restais assis sans bouger. Je regardais autour de moi la chambre basse, le plancher ciré, la lampe de cuivre sur la table, les robes d'Abeille pendues au mur de bois, et la petite fenêtre où l'on voyait courir sous la lune la file pressée des vagues, et où était posé un petit vase bleu avec des fleurs.

J'embrassai doucement Abeille, qui semblait dormir, et je sortis sans bruit.

II

LA TRISTESSE DE CLITOPHON

Je me promenai un moment le long du bord. La mer était calme. Il me semblait que mes pas faisaient un grand bruit sur le pont. Je vins m'adosser au mât.

Je songeais à Leucippe qu'on avait fait mourir sous mes yeux, et que j'avais vue vivante en rêve. J'étais triste.

J'aperçus la porte entr'ouverte de la cabine. Sur le seuil, Abeille me regardait.

J'eus peur qu'elle ne m'appelât. Je la désirais. Mais je restais immobile.

« Ainsi, me disais-je, j'ai là une femme qui m'aime. Elle est belle et elle m'attend auprès d'une couche préparée pour moi. Je suis marié. C'est la nuit de mes noces. Le vent au-dessus de ma tête gonfle la voile comme un ventre de femme grosse. »

III

LA MAISON DE CAMPAGNE, SUR LA ROUTE D'ÉPHÈSE

Après six jours de traversée, nous arrivâmes en vue d'Éphèse.

Abeille n'avait point cessé de me prodiguer ses soins et ses caresses, mais

elle paraissait résignée ; elle parlait peu, elle restait toute la journée couchée sur le pont à côté de Satyre, qui lui montrait un grand attachement, qui lui jouait de la flûte et qui lui disait de ses vers ; et parfois, en cachette, elle allait pleurer.

Le soleil se levait. Les montagnes aux pieds desquelles était bâtie la ville jetaient sur l'eau une grande ombre claire où se découpait l'image blanche des maisons.

Le patron donna aux matelots l'ordre de cesser de ramer, et il vint à nous pour recevoir les compliments d'usage.

On éveilla la négresse, qui avait eu le mal de mer durant tout le voyage.

L'air était vif et frais. Il faisait un grand vent. Des dauphins tournaient autour du navire et le précédaient.

Notre bateau continuait d'avancer par secousses régulières. De grandes lames couraient vers la côte ; de temps en temps, le vent en essuyait la crête, et chassait une pluie d'écume à travers les cordages.

Les matelots chantaient. Ménélaüs chantait avec eux. Il était ivre.

J'allai m'asseoir auprès d'Abeille et je lui pris la main. Elle s'entretenait avec Clinias qui, tout engourdi de cette vie tranquille, s'ennuyait. Il nous dit qu'après nous avoir reconduits à notre propriété, Abeille et moi, il nous quitterait pour vivre un peu à Éphèse.

Clio avait les jambes enflées.

Le débarquement fut difficile parce que les vagues heurtaient avec violence le navire contre les pierres du port.

Nous eûmes grand peine à trouver deux voitures dans lesquelles nous nous empilâmes tant bien que mal avec notre bagage. Elles étaient attelées de petits chevaux à longs poils qui avaient des chapeaux de paille et des colliers rouges à grelots.

Nous longeâmes quelque temps le rivage, par une route bordée d'arbres au travers desquels, de temps en temps, nous voyions la mer. Puis nous entrâmes en pleine campagne. Ménélaüs, au fond de la

seconde voiture, soufflait dans une trompette qu'il avait achetée.

Les chevaux partirent au galop. Nous traversâmes à grand bruit une cour de ferme pleine de poules qui s'enfuirent.

Sur la route, nous rencontrions des troupeaux. Des paysans saluèrent Abeille, qu'ils reconnaissaient.

Bientôt nous vîmes, du milieu des prairies et des arbres, s'élever peu à peu les toits plats du château.

La maison de maître était derrière la ferme. C'était un grand bâtiment neuf, sans étage, qui donnait d'un côté sur une cour bordée d'une haie, et de l'autre sur un beau verger.

L'intendant d'Abeille accourut pour nous ouvrir la barrière de bois. Il nous salua jusqu'à terre avec de grands gestes. Ma femme me dit qu'il s'appelait Sosthène. Il parut étonné de me voir. Il me baisa la main, et commença de parler avec volubilité de la récolte, et des esclaves qu'il avait achetés, tout en prodiguant à ma maîtresse les compliments les plus obséquieux.

Il avait une mauvaise figure toute bourgeonneuse.

IV

LA CHARMILLE, DERRIÈRE LA MAISON

Le lendemain, Clio vint nous éveiller. Elle posa ses cruches d'eau dans la chambre, et ouvrit la fenêtre en écartant le lierre qui la garnissait.

Le soleil dessina dans la pièce l'ombre des feuilles. Abeille me jeta un regard de reproche et se leva.

Je la regardai, un moment, se débarrasser de son vêtement et se laver toute nue. Je voyais la ligne creuse de son dos, ses chevilles minces, l'ombre de ses belles cuisses musclées; et je me sentais plein de remords à la pensée du plaisir que j'avais perdu et de la peine que je lui avais faite.

Le vent frais et mouillé fit voler les rameaux à l'intérieur de la chambre.

Je sautai du lit. Je ne pus me retenir

d'aller embrasser Abeille ; je la serrai dans mes bras ; je l'assurai de mon amour. Elle parut surprise et, en me souriant avec ses grands yeux, me rendit mes caresses.

J'allai m'accouder à la fenêtre. La rivière luisait entre les arbres au bas du verger. Les pommiers et les pruniers étaient inclinés en sens inverse de la côte, et des échalas soutenaient leurs branches lourdes de fruits. Dans une prairie couraient trois poulains. Par-dessus les bosquets et les toits de la ferme, on voyait les champs jaunis par le soleil, les vignes alignées et la courbe des montagnes.

Abeille m'appela. Elle était enveloppée dans une grande robe de laine blanche, à la façon des paysannes, et portait un chapeau de paille pointu sur le sommet de la tête. Elle me prit par la main et m'emmena voir sa propriété.

Nous rencontrâmes dans le vestibule Sosthène qui attendait les ordres. Il nous parla de la dernière moisson qui avait été mauvaise, de la vigne qui avait coulé et

des bêtes qui avaient eu la maladie. Il s'adressait à moi. Je le soupçonnai de nous tromper. Abeille le traita de voleur. Il renouvela ses explications, en me regardant de côté et en affectant un grand respect, comme s'il se fût méfié de moi.

Il y avait derrière la maison une longue charmille bordée de termes et de statues de Cérès porteuse de corbeille.

Nous trouvâmes Satyre qui s'occupait déjà de tailler, son chapeau de toile sur la tête.

Il descendit de son échelle et vint à nous en chantonnant. Il baisa les mains d'Abeille.

— Ta maison est belle, ô maîtresse ! lui dit-il. Je soignerai tes arbres et je remettrai d'aplomb tes termes cassés.

V

LA JEUNE FILLE AUX CHEVEUX COUPÉS

Nous avions repris notre promenade dans l'allée, quand une femme, vêtue

d'une misérable tunique, vint se jeter à nos genoux.

Elle avait les cheveux ras et marchait les pieds nus. Elle tenait à la main une pelle.

— Aie pitié de moi, Abeille, dit-elle. Femme, prends compassion d'une femme libre autrefois, maintenant esclave : ainsi l'a voulu la fortune.

Nous lui dîmes de se relever et nous lui demandâmes qui elle était et d'où elle venait, car, au milieu de ses malheurs, la distinction de son visage proclamait la noblesse de sa naissance.

— C'est votre intendant, nous dit-elle, qui m'a réduite à cet état, parce que je n'ai pas voulu entrer dans son lit. Mon nom est Lacena ; ma patrie, la Thessalie. Protégez-moi jusqu'à ce que je vous aie donné deux mille drachmes ; c'est le double du prix que Sosthène a payé pour moi aux pirates.

Nous rentrâmes à la maison avec la malheureuse fille qui pleurait en nous suivant.

— Méchante bête, cria Abeille à Sosthène du plus loin qu'elle le vit, je t'apprendrai à traiter ainsi mes servantes. Qu'on le batte et qu'on l'enferme !

VI

LE BILLET DE LA SERVANTE

Pendant le dîner, Satyre me tira à part et me conduisit dans un coin du jardin.

Là, plein d'émotion, il me remit une lettre sans rien dire. Je l'ouvris :

« *Leucippe salue Clitophon son maître.*

» Il faut bien que je te nomme ainsi, puisque tu es le mari de ma maîtresse. Pourquoi faut-il que je te rappelle tout ce que j'ai souffert pour toi : pour toi, j'ai quitté ma mère Panthia, j'ai essuyé le naufrage, j'ai souffert l'esclavage chez les brigands, j'ai été offerte en sacrifice, j'ai servi de victime expiatoire, j'ai enduré une seconde fois les angoisses de la mort,

j'ai été vendue, enchaînée, fouettée, j'ai poussé la charrue et creusé la terre, et toujours je t'ai gardé ma foi. Et, cependant, toi qui n'as été ni vendu, ni fouetté, tu te maries. Du moins, s'il te reste quelque reconnaissance pour les maux que j'ai endurés à cause de toi, prie ton épouse de me laisser aller, comme elle l'a promis, et garantis-lui les deux mille drachmes. Puisses-tu, Clitophon, être heureux avec ta nouvelle femme ! Celle qui t'écrit est encore vierge. »

La lecture de cette lettre me jeta dans un trouble affreux. Je regardais Satyre.

— Leucippe n'est pas morte ? m'écriai-je. Elle est ici ?

— Oui, dit Satyre, c'est l'esclave qui s'est jetée à tes pieds dans la charmille. Ses cheveux coupés et ses mauvais vêtements te l'ont fait méconnaître.

— Où est-elle ? lui demandai-je. Mon bon Satyre, conseille-moi. Que dois-je faire ? Je vais courir à elle, et l'emmener...

— Prends garde, me répondit-il. Ne

hâte rien. Ta femme est toute puissante ici. Elle peut te faire enfermer.

Je rentrai dans la salle à manger en m'efforçant de sourire à Abeille, qui s'inquiétait déjà de mon absence.

VII

LA SOLLICITATION AMOUREUSE

Abeille m'attira près d'elle. Elle s'était étendue et finissait de manger. J'étais sur le bord du lit; j'évitais de la toucher, de peur d'éveiller son désir. Je suivais les mouvements du petit domestique qui nous offrait des fruits et des fromages dans une corbeille plate.

Il était nu; ses cheveux blonds comme du chanvre étaient ébouriffés; ses pieds mouillés laissaient sur les dalles la trace de leurs doigts et de leurs talons. Il nous regardait en riant bêtement. Je m'efforçai de plaisanter. Je demandai à Abeille où

elle avait trouvé ce petit garçon. Elle me répondit rapidement que c'était le fils d'une de ses servantes; puis elle se remit à me caresser.

A ce moment, entra Clinias, suivi de Ménélaüs qui était ivre.

— Nous allons à la ville, cria mon cousin. Ménélaüs a parié qu'il boirait au cabaret une grande jarre de vin de Samos en mangeant de la salade de concombre. Nous allons atteler la voiture; Satyre nous conduira.

Je proposai à Abeille de partir avec eux; mais elle s'y refusa. Et quand ils furent sortis, elle recommença de me baiser les épaules, en écartant ma tunique.

Elle avait achevé de se déshabiller, et s'était renversée sur le lit. Elle prenait ma main, elle la posait sur son corps; elle la guidait le long des plis tièdes et moites de sa peau.

Je commençais de craindre de m'émouvoir au contact de cette femme amoureuse. O Leucippe, je t'invoquai; et je lui dis :

— Je ne suis pas bien, chère Abeille.

J'ai moi-même grand empressement à satisfaire tes désirs. Mais je ne sais, véritablement, ce que j'éprouve. Je me trouve subitement indisposé; et, tu le sais, adieu la santé, adieu Vénus !

Puis je voulus sortir.

Mais elle me poursuivit dans les corridors jusqu'à notre chambre. Elle éclata en reproches. Elle se mit à trépigner en arrachant ses peignes et ses bijoux, qu'elle lançait dans tous les coins de la pièce, en pleurant et en criant :

— Que t'ai-je fait pour que tu me méprises ainsi ? Ne suis-je pas pareille aux autres femmes ? Ta Leucippe, je ne l'ai pas vue; mais était-elle plus belle que moi ? Jusqu'à quand couchera-t-on ici comme dans un sanctuaire ?

Je la pris dans mes bras, je la portai sur notre lit. Je lui assurai que mon indisposition était réelle.

— Demain, lui disais-je, demain, je te le promets, nous nous aimerons.

Et elle finit par s'endormir en sanglotant.

VIII

LE BOUILLON D'HERBES

Le lendemain, je me levai avant ma femme, et j'écrivis à Leucippe.

« Leucippe, je ne t'ai pas trompée. Mais viens ce soir sous la tonnelle du potager où je t'irai prendre. »

Et j'ordonnai au petit valet blond d'aller porter cette lettre à Lacéna, la servante.

Quand je retournai dans la chambre, Abeille s'habillait en sifflotant. Elle semblait ne plus penser à son chagrin.

Elle s'inquiéta de la jeune fille que nous avions vue dans le jardin et elle me dit qu'elle allait la faire venir, tandis que j'irais surveiller les travaux de la ferme.

Je sortis, et, quand Lacéna fut entrée, elle lui demanda :

— On m'a raconté que, vous autres

Thessaliennes, vous étiez habiles dans l'art de préparer des philtres. Tu as vu ce jeune homme avec qui j'étais hier...

— Votre mari, dit Lacéna.

— Lui, mon mari! dit Abeille, si on peut avoir pour mari une pierre! Il me préfère je ne sais quelle morte. Et ni à la table ni au lit il ne peut oublier le nom de Leucippe; car c'est ainsi qu'il l'appelle. Donc, ma fille, donne-moi un bouillon d'herbes propre à le rendre amoureux et je te rendrai la liberté.

Ces paroles remplirent de joie la jeune fille qui promit la boisson pour le soir même et qui sortit pour aller chercher les simples dont elle avait besoin.

IX

LE RENDEZ-VOUS SOUS LA TONNELLE

J'ignorais la ruse d'Abeille. Après avoir travaillé à la ferme, je rentrai pour déjeuner. Abeille m'attendait sur le perron.

Nous nous mîmes à table. A peine le petit valet avait-il commencé de nous servir que nous entendîmes un grand bruit sur la route. Une bande d'hommes à cheval entra dans la cour au galop. Ils avaient de grandes barbes et des chapeaux coniques. Le vent de leur course faisait voler derrière leurs épaules leurs manteaux bariolés et on voyait leurs jambes garnies de bandelettes de toile qui serraient les flancs de leurs bêtes. Ils sautèrent à bas et attachèrent leurs chevaux à la haie.

Un esclave, blanc de terreur, se précipita dans la salle à manger en criant :

— Terpandre vit ! C'est lui !

— Grands dieux, mon mari ! s'écria Abeille. Et elle s'évanouit dans mes bras.

A ce moment même, un haut et fort gaillard se précipita dans la chambre en brisant la porte.

— Le voilà, cet adultère, criait-il en nasillant d'une voix aiguë.

Je vis sa grande moustache noire et son long nez. Il me saisit par les cheveux,

me souffleta, me jeta à terre, trépigna sur moi, en me traitant de fils de prostituée, de libertin, de débauché, et en m'accusant de vivre de la libéralité des femmes.

Je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait. Je croyais assister à une scène des mystères. Je ne savais ni quel était cet homme ni pourquoi il me frappait. Pourtant je soupçonnais bien que la situation n'était pas bonne. Et je n'osais me défendre.

Quand il fut las de me battre, il me fit enfermer dans la cave.

X

SUITE DU RENDEZ-VOUS SOUS LA TONNELLE

Roué de coups, je réfléchissais profondément. J'avais faim. Je pensais à Leucippe. Un mauvais jour tombait par l'étroite fenêtre.

Je m'abandonnais à ma destinée et

j'allais m'endormir, quand j'entendis la voix d'Abeille à la porte. Elle entra.

Elle se jeta à genoux. Elle m'apportait des gâteaux et une grappe de raisin.

Elle parlait avec rapidité ; elle me dit que son mari l'avait fort rudoyée, mais qu'il n'avait pas osé la battre, parce qu'elle avait fait mine de s'évanouir de nouveau. Terpandre était parti avec Sosthène, l'ancien intendant, pour chercher les magistrats. On allait me juger et me condamner comme adultère. Il fallait que je me sauvasse au plus vite.

— Mais vois, ô mon cher amant, continua-t-elle. Je vais rester seule avec ce mari jaloux. Ne satisferas-tu pas avant ton départ le désir que j'ai de toi ? Bientôt il va faire nuit. Nous sommes seuls. Je t'aime, Clitophon, je t'aime.

Je sentais sa poitrine nue battre contre la mienne. Le silence, le sentiment du danger, le contact de son corps chaud, les baisers qu'elle me prodiguait, peut-être aussi l'état d'énervement où m'avait laissé les coups que j'avais reçus et enfin

le besoin d'une juste vengeance, excitaient mon désir.

J'avais hâte de rejoindre Leucippe dans le potager.

Je me laissai aller entre les bras d'Abeille sur le sol de la cave. Et nous nous possédâmes sans qu'il nous fût besoin de lit ni d'aucun préparatif, car l'amour se suffit à lui-même.

Ensuite Abeille me donna une bourse. Je lui dis adieu. Je l'embrassai. Et je courus chercher Leucippe, qui était encore sous la tonnelle.

XI

LA FUITE A ÉPHÈSE

Nous sautâmes la haie.

La nuit était sombre. Nous courions sur la grande route. Nous ne parlions pas. Je tenais Leucippe par le bras, et,

de temps en temps, je l'embrassais sans m'arrêter.

Il y avait dans les champs des bœufs endormis et des troupeaux de moutons autour des cabanes des bergers.

Nous étions essoufflés.

Devant nous brillaient les lumières d'Éphèse et nous en approchions, quand nous entendîmes sur la route un bruit de voitures et de chevaux. C'était Terpandre qui revenait avec les magistrats.

Les hommes de l'escorte nous virent et s'élancèrent vers nous en criant. Nous nous pensâmes perdus. Nous nous sauvâmes à travers champs jusqu'à un petit temple de Diane qui était bâti auprès d'une fontaine.

Terpandre crut que j'étais avec Abeille. Il sauta à bas de son cheval ; mais les magistrats l'empêchèrent d'entrer dans le temple. Et nous l'entendîmes longtemps nous injurier et nous menacer, debout devant la porte.

Alors je dis à Leucippe :

XII

PETIT DISCOURS DE CLITOPHON

— Chère fille de mon oncle, enfin tu m'es rendue et je vois ton visage.

» Les dieux m'ont enlevé l'esprit. Tant d'événements s'agitent et se mêlent autour de moi : je t'ai crue morte et je te retrouve vivante ; tu as été esclave ; j'ai été l'époux d'une autre femme ; on a coupé ta belle chevelure, et cet homme injurieux m'a battu. Mais y comprendrai-je quelque chose !

» Qu'importe cependant, puisque tu es là ! Tandis que Terpandre veille à la porte, endormons-nous dans les bras l'un de l'autre.

XIII

CLITOPHON ET LES MAGISTRATS

Au lever du jour, nous fûmes éveillés par les cris des magistrats qui, à la porte

du temple, nous sommaient de venir nous expliquer.

Je m'avançai, la main sur l'épaule de Leucippe.

Nous vîmes une nombreuse foule entassée devant le temple. Des paysans avaient quitté leurs travaux pour voir ce qui se passait. Ils entouraient les chevaux détachés, la voiture et les domestiques à qui ils demandaient des explications. Je vis entre leurs têtes les premières maisons d'Éphèse, les petits jardins, la route, les haies qui la bordaient, et, au-dessus des maisons, la mer, où il y avait un bateau.

Les trois magistrats étaient devant avec leurs grandes barbes grises. Derrière eux se tenait Terpandre. Il était pâle de fureur. Il tiraillait sa grande moustache. Il s'apprêtait à bondir vers nous ; mais il resta stupéfait, quand il vit que je n'étais pas avec Abeille.

Tandis que je m'apprêtais à parler, Sosthène avança sa vilaine figure en criant :

— Voleur, bellâtre, fils de chienne, non content de t'être fait entretenir publi-

quement par la femme de mon maître, tu couches à présent avec ses servantes. Cette fille est à moi. Je l'ai achetée mille drachmes sur le port. Qu'on me la rende. C'est ma maîtresse...

Je ne pus m'empêcher de le frapper des deux poings au visage et je le fis rouler à terre.

Puis, reprenant la main de Leucippe, je dis :

— Je n'aime pas les injures, ô magistrats ; je veux être jugé. Celle-ci que je tiens par la main est seule ma femme. Elle est vierge, on pourra s'en assurer. Quant à Terpandre, je ne l'ai point trompé pendant son absence.

A ces mots, Terpandre sortit tout à coup de la stupeur dans laquelle il était plongé. Il ramassa une grosse pierre pour m'en frapper ; mais les magistrats le retinrent.

— Va chercher ta femme, dirent-ils. Nous saurons bien s'il dit vrai.

Et le mari jaloux sauta à cheval et partit avec ses domestiques.

Alors les magistrats délibérèrent un moment et l'un d'eux, se tournant vers moi, me dit :

— Mon fils, tu m'es sympathique. Nous allons conduire cette belle jeune fille à la grotte de Pan ; puis nous soumettrons Abeille à l'épreuve de la fontaine du Styx. Viens avec nous, cependant : nous allons prendre un petit repas avant de retourner à Éphèse.

XIV

LA FLUTE DE PAN

C'était une jeune fille nommée Syrinx, d'une beauté incomparable. Pan la poursuivit un jour à travers la forêt. Elle fuyait en poussant des cris. Déjà le dieu croyait la saisir et la retenir par les cheveux. Mais, au lieu de la chevelure, sa main ne saisit que des roseaux. Pan les coupa, en rassembla les tiges éparses

comme si elles eussent été les membres de Syrinx, et, les tenant dans sa main, les couvrit de baisers; et, la bouche pressée contre les roseaux il poussait d'amoureux soupirs qui rendaient des sons harmonieux. Il suspendit la flûte, qu'il avait ainsi inventée, au mur d'une petite grotte.

C'est là qu'on enfermait les jeunes filles que l'on accusait d'avoir perdu leur virginité. La foule attendait à la porte que le dieu se prononçât: si elle était vierge, on entendait une musique agréable, si elle ne l'était pas, on entendait un grand cri poussé par la malheureuse, et quand on allait pour la délivrer on ne trouvait plus rien que la flûte détachée et tombée à terre.

Nous attendîmes que Terpandre eût amené Abeille et nous partîmes tous ensemble pour la grotte.

Ces sortes d'épreuves attiraient toujours une grande foule de curieux venus des champs et de la ville. Elle se massait dans les prés voisins et sur les bords

d'un ruisseau que l'on appelait la Fontaine du Styx et dans laquelle on plongeait les femmes accusées d'adultère.

Déjà on avait revêtu Leucippe de la chemise sacrée. Je l'embrassai une dernière fois. Je ne laissais pas d'être inquiet, car, si j'étais sûr de la virginité de ma chère maîtresse, je connaissais la malignité de Pan et je n'aimais guère à la savoir enfermée avee un dieu si connu pour son libertinage.

On nous sépara. A ce moment, des appels me firent tourner la tête. Un homme richement vêtu cherchait à se dégager de la foule en agitant les bras. Il avait une grande barbe noire et des bagues à tous les doigts. Je reconnus mon père Hippias.

Je vis en même temps auprès de lui Satyre, Clinias et Ménélaüs, et encore un beau jeune homme et une belle jeune fille, qui m'appelaient avec de grands gestes et qui criaient :

— Ne nous reconnais-tu pas, Clitophon ? Je suis Kallisthène et voici Calligone ta sœur.

Ils parvinrent à s'approcher. Mais les magistrats donnèrent l'ordre qu'on les écartât.

Puis ils entraînèrent Leucippe dans la grotte.

Un moment se passa. La foule se tut. On entendit un son de flûte, d'abord grêle et lointain, qui augmenta peu à peu par gammes successives, et qui devint un trille alerte et étourdissant, semblable aux airs de danse qu'ont coutume de jouer les chevriers en gardant leurs bêtes au bord de la mer.

Alors la foule se mit à pousser des cris de joie et à huer Terpandre.

On courut délivrer Leucippe.

Je me jetai dans les bras de mon père, tandis que Calligone me baisait les mains et que Ménélaüs, ivre, dansait autour de nous.

Ils parlaient tous à la fois. Mon père, depuis mon départ, courait le monde à ma recherche. Il avait d'abord trouvé Kallisthène marié à ma sœur, puis il était arrivé à Éphèse où il avait rencontré

Satyre et mes amis. Et tous étaient venus à cette cérémonie sans s'attendre à nous en voir les héros.

La porte de la grotte s'ouvrit enfin et Leucippe toute pâle et défaite apparut. La foule acclama de plus belle. Nous courûmes à la jeune fille.

— O Leucippe, chaste pucelle, m'écriai-je, combien tu fus sage d'avoir tant de fois résisté à mon amour et d'avoir obéi aux ordres de Diane !

Mais on nous fit faire silence pour procéder à l'épreuve que devait subir Abeille.

Je dis quelques mots à Clinias, qui, sachant bien les habitudes des magistrats, s'approcha d'eux et leur donna une bourse qu'ils prirent sans se départir de leur gravité.

On mit Abeille toute nue, puis on lui suspendit au cou une petite tablette de cire où elle écrivit : « Je jure de n'avoir pas trompé mon mari pendant son absence », et on la poussa dans la fontaine.

L'eau devait monter jusqu'à ses épaules et effacer l'inscription de la tablette, si elle était coupable. On attendit. Tous les yeux étaient fixés sur l'eau qui clapotait autour de ses jambes. Rien ne bougea.

Je n'en fus point surpris et je lançai un regard d'intelligence à mon cousin.

La foule voulait battre Terpandre. Elle se rua sur lui. Il se démenait. Il voulait prononcer un discours. Il jurait qu'il adorait sa femme et que l'auteur de tous ces malentendus était Sosthène, le mauvais intendant. Il vint à moi et me demanda pardon des coups qu'il m'avait donnés.

J'étais trop heureux pour lui garder de la rancune, et je l'embrassai volontiers.

Pendant ce temps les magistrats avaient mis en jugement Sosthène. Ils demandèrent à la foule son opinion, et celle-ci, d'une seule voix, condamna le mauvais intendant à tourner durant sa vie la roue d'un moulin à farine.

Ensuite Terpandre et sa femme s'étant

concertés un moment, Abeille vint à nous et nous pria à dîner, afin de nous entretenir les uns les autres des aventures merveilleuses qui nous avaient réunis.

XII

PETIT DISCOURS DE CLITOPHON

— Chère fille de mon oncle, enfin tu m'es rendue et je vois ton visage.

» Les dieux m'ont enlevé l'esprit. Tant d'événements s'agitent et se mêlent autour de moi : je t'ai crue morte et je te retrouve vivante ; tu as été esclave ; j'ai été l'époux d'une autre femme ; on a coupé ta belle chevelure, et cet homme injurieux m'a battu. Mais y comprendrai-je quelque chose !

» Qu'importe cependant, puisque tu es là ! Tandis que Terpandre veille à la porte, endormons-nous dans les bras l'un de l'autre.

XIII

CLITOPHON ET LES MAGISTRATS

Au lever du jour, nous fûmes éveillés par les cris des magistrats qui, à la porte

du temple, nous sommaient de venir nous expliquer.

Je m'avançai, la main sur l'épaule de Leucippe.

Nous vîmes une nombreuse foule entassée devant le temple. Des paysans avaient quitté leurs travaux pour voir ce qui se passait. Ils entouraient les chevaux détachés, la voiture et les domestiques à qui ils demandaient des explications. Je vis entre leurs têtes les premières maisons d'Éphèse, les petits jardins, la route, les haies qui la bordaient, et, au-dessus des maisons, la mer, où il y avait un bateau.

Les trois magistrats étaient devant avec leurs grandes barbes grises. Derrière eux se tenait Terpandre. Il était pâle de fureur. Il tiraillait sa grande moustache. Il s'apprêtait à bondir vers nous ; mais il resta stupéfait, quand il vit que je n'étais pas avec Abeille.

Tandis que je m'apprêtais à parler, Sosthène avança sa vilaine figure en criant :

— Voleur, bellâtre, fils de chienne, non content de t'être fait entretenir publi-

quement par la femme de mon maître, tu couches à présent avec ses servantes. Cette fille est à moi. Je l'ai achetée mille drachmes sur le port. Qu'on me la rende. C'est ma maîtresse...

Je ne pus m'empêcher de le frapper des deux poings au visage et je le fis rouler à terre.

Puis, reprenant la main de Leucippe, je dis :

— Je n'aime pas les injures, ô magistrats ; je veux être jugé. Celle-ci que je tiens par la main est seule ma femme. Elle est vierge, on pourra s'en assurer. Quant à Terpandre, je ne l'ai point trompé pendant son absence.

A ces mots, Terpandre sortit tout à coup de la stupeur dans laquelle il était plongé. Il ramassa une grosse pierre pour m'en frapper ; mais les magistrats le retinrent.

— Va chercher ta femme, dirent-ils. Nous saurons bien s'il dit vrai.

Et le mari jaloux sauta à cheval et partit avec ses domestiques.

Alors les magistrats délibérèrent un moment et l'un d'eux, se tournant vers moi, me dit :

— Mon fils, tu m'es sympathique. Nous allons conduire cette belle jeune fille à la grotte de Pan; puis nous soumettrons Abeille à l'épreuve de la fontaine du Styx. Viens avec nous, cependant : nous allons prendre un petit repas avant de retourner à Éphèse.

XIV

LA FLUTE DE PAN

C'était une jeune fille nommée Syrinx, d'une beauté incomparable. Pan la poursuivit un jour à travers la forêt. Elle fuyait en poussant des cris. Déjà le dieu croyait la saisir et la retenir par les cheveux. Mais, au lieu de la chevelure, sa main ne saisit que des roseaux. Pan les coupa, en rassembla les tiges éparses

comme si elles eussent été les membres de Syrinx, et, les tenant dans sa main, les couvrit de baisers; et, la bouche pressée contre les roseaux il poussait d'amoureux soupirs qui rendaient des sons harmonieux. Il suspendit la flûte, qu'il avait ainsi inventée, au mur d'une petite grotte.

C'est là qu'on enfermait les jeunes filles que l'on accusait d'avoir perdu leur virginité. La foule attendait à la porte que le dieu se prononçât: si elle était vierge, on entendait une musique agréable, si elle ne l'était pas, on entendait un grand cri poussé par la malheureuse, et quand on allait pour la délivrer on ne trouvait plus rien que la flûte détachée et tombée à terre.

Nous attendîmes que Terpandre eût amené Abeille et nous partîmes tous ensemble pour la grotte.

Ces sortes d'épreuves attiraient toujours une grande foule de curieux venus des champs et de la ville. Elle se massait dans les prés voisins et sur les bords

d'un ruisseau que l'on appelait la Fontaine du Styx et dans laquelle on plongeait les femmes accusées d'adultère.

Déjà on avait revêtu Leucippe de la chemise sacrée. Je l'embrassai une dernière fois. Je ne laissais pas d'être inquiet, car, si j'étais sûr de la virginité de ma chère maîtresse, je connaissais la malignité de Pan et je n'aimais guère à la savoir enfermée avee un dieu si connu pour son libertinage.

On nous sépara. A ce moment, des appels me firent tourner la tête. Un homme richement vêtu cherchait à se dégager de la foule en agitant les bras. Il avait une grande barbe noire et des bagues à tous les doigts. Je reconnus mon père Hippias.

Je vis en même temps auprès de lui Satyre, Clinias et Ménélaüs, et encore un beau jeune homme et une belle jeune fille, qui m'appelaient avec de grands gestes et qui criaient :

— Ne nous reconnais-tu pas, Clitophon ? Je suis Kallisthène et voici Calligone ta sœur.

Ils parvinrent à s'approcher. Mais les magistrats donnèrent l'ordre qu'on les écartât.

Puis ils entraînèrent Leucippe dans la grotte.

Un moment se passa. La foule se tut. On entendit un son de flûte, d'abord grêle et lointain, qui augmenta peu à peu par gammes successives, et qui devint un trille alerte et étourdissant, semblable aux airs de danse qu'ont coutume de jouer les chevriers en gardant leurs bêtes au bord de la mer.

Alors la foule se mit à pousser des cris de joie et à huer Terpandre.

On courut délivrer Leucippe.

Je me jetai dans les bras de mon père, tandis que Calligone me baisait les mains et que Ménélaüs, ivre, dansait autour de nous.

Ils parlaient tous à la fois. Mon père, depuis mon départ, courait le monde à ma recherche. Il avait d'abord trouvé Kallisthène marié à ma sœur, puis il était arrivé à Éphèse où il avait rencontré

Satyre et mes amis. Et tous étaient venus à cette cérémonie sans s'attendre à nous en voir les héros.

La porte de la grotte s'ouvrit enfin et Leucippe toute pâle et défaite apparut. La foule acclama de plus belle. Nous courûmes à la jeune fille.

— O Leucippe, chaste pucelle, m'écriai-je, combien tu fus sage d'avoir tant de fois résisté à mon amour et d'avoir obéi aux ordres de Diane !

Mais on nous fit faire silence pour procéder à l'épreuve que devait subir Abeille.

Je dis quelques mots à Clinias, qui, sachant bien les habitudes des magistrats, s'approcha d'eux et leur donna une bourse qu'ils prirent sans se départir de leur gravité.

On mit Abeille toute nue, puis on lui suspendit au cou une petite tablette de cire où elle écrivit : « Je jure de n'avoir pas trompé mon mari pendant son absence », et on la poussa dans la fontaine.

L'eau devait monter jusqu'à ses épaules et effacer l'inscription de la tablette, si elle était coupable. On attendit. Tous les yeux étaient fixés sur l'eau qui clapotait autour de ses jambes. Rien ne bougea.

Je n'en fus point surpris et je lançai un regard d'intelligence à mon cousin.

La foule voulait battre Terpandre. Elle se rua sur lui. Il se démenait. Il voulait prononcer un discours. Il jurait qu'il adorait sa femme et que l'auteur de tous ces malentendus était Sosthène, le mauvais intendant. Il vint à moi et me demanda pardon des coups qu'il m'avait donnés.

J'étais trop heureux pour lui garder de la rancune, et je l'embrassai volontiers.

Pendant ce temps les magistrats avaient mis en jugement Sosthène. Ils demandèrent à la foule son opinion, et celle-ci, d'une seule voix, condamna le mauvais intendant à tourner durant sa vie la roue d'un moulin à farine.

Ensuite Terpandre et sa femme s'étant

concertés un moment, Abeille vint à nous et nous pria à dîner, afin de nous entretenir les uns les autres des aventures merveilleuses qui nous avaient réunis.

ÉPILOGUE

Les jardins de Vénus où sont de belles fontaines dont on n'a point parlé. Avant de quitter le petit bois l'auteur interroge Clitophon sur quelques points obscurs de son récit.

Clitophon se tut.

Il avait parlé pendant fort longtemps, d'une voix égale et un peu lente, n'interrompant son récit que pour ramener parfois sur son épaule, par un geste familier, l'agrafe de son manteau qui glissait quand il faisait un mouvement avec la main.

Le soir était tombé peu à peu.

Le jeune homme restait immobile, la tête penchée, les coudes sur les genoux, les mains pendantes.

Les perruches, les hérons et les oiseaux de paradis, qui étaient attachés aux arbres

avec des chaînettes dorées, battaient des ailes, s'appelaient et se répondaient et faisaient un grand bruit dans les bosquets.

Je ne me lassais pas de considérer le jeune homme à qui étaient arrivées tant de singulières aventures.

Il était blond et un peu gras. Avec ses joues roses, ses yeux clairs et presque toujours baissés et je ne sais quelle gaucherie dans son maintien, il paraissait d'une grande timidité. Ses cheveux courts et frisés étaient plantés près de ses sourcils. Il avait de grandes oreilles, ce qui, comme l'on sait, est le signe d'une nature enthousiaste. Et quand il parlait, il décrivait fréquemment un cercle dans l'air avec son pouce, qui était orné d'une pierre bleue.

Il ramena son manteau sur ses genoux, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit.

Quoique je désirasse encore l'interroger, je respectai son silence.

Le soleil couchait l'ombre régulière des arbres sur les pelouses jaunes. Les roses suspendues au-dessus de nos têtes sem-

blaient plus rouges et plus brillantes, et se balançaient.

Par instants, les oiseaux se taisant autour de nous, on entendait le bruit irrégulier de l'eau dans les vasques.

Le temple de Vénus avec son toit rond et ses colonnes se détachait sur les coteaux couverts de genêts et sur les massifs noirs. Sur le ciel de la clairière, un vol de colombes tournoyait au-dessus d'un autel de l'Amour.

Il y avait autour du temple des bassins superposés qui se déversaient les uns dans les autres par des marches d'eau. Sur leurs bords de brique étaient disposés symétriquement des pots de terre vernie, qui contenaient des lauriers-roses et des orangers nains taillés en boules. Un paon marchait lentement sur une balustrade en laissant pendre sa queue brillante.

Je fus pris soudain d'un remords et je me demandai si mon compagnon n'attendait pas que je lui fisse compliment de son récit.

Il se leva tout à coup, et je le suivis.

— Ton récit m'a charmé, lui dis-je. Mais j'ai hâte de savoir si maintenant tu es parfaitement heureux.

— Je vis, répondit-il, avec ma chère Leucippe, dans la petite maison du bord de l'eau où je fus élevé. Comme autrefois, Satyre y taille les arbres du jardin. Mon père Hippias et la belle Mamméa viennent nous voir. Ménélaüs vit avec nous : il s'adonne toujours à la boisson, et il est magistrat.

— Mais tu ne m'as pas expliqué, lui demandai-je, l'énigme de la tête coupée et comment Leucippe n'avait pas été tuée sur le bateau rouge.

— Les hommes de Chéréas avaient séduit avant de partir une fille publique qu'ils avaient attirée sur leur bateau en lui promettant de la marier à l'un d'entre eux.

» Sans se douter de rien, elle buvait avec l'équipage lorsque Chéréas, voyant que notre vaisseau allait les atteindre, ordonna qu'on saisît la malheureuse, et

qu'on la dépouillât. C'est à cette fille qu'il fit trancher la tête, après nous l'avoir montrée en nous bravant.

» Cependant les pirates, à qui on avait enlevé leur maîtresse, déclarèrent qu'il serait juste qu'on leur abandonnât Leucippe à tour de rôle. Chéréas, indigné, leur rappela leurs conventions : il les avait payés, ils n'avaient qu'à obéir. Il commençait de parler avec arrogance, lorsque quelqu'un qui était derrière lui le tua d'un coup qu'il lui donna avec une massue en os de mouton.

» Leucippe se croyait perdue ; par bonheur, le patron de la barque fit observer aux matelots que la jeune fille était vierge, et qu'on en ferait un bien meilleur marché en la vendant sans la violer.

» C'est ainsi qu'elle fut achetée par Sosthène.

— Et Kallisthène, le libertin, comment a-t-il épousé ta sœur ?

—Quoiqu'il se fût bientôt aperçu quelle n'était pas celle qu'il croyait enlever, il n'en était pas moins devenu éperdu-

ment épris. Il était beau, il était expert en matière d'amour. Il sut se faire aimer ; sa passion l'avait complètement transformé ; il fit d'ailleurs, à quelque temps de là, un héritage, et mon père fut heureux de l'accueillir comme gendre. Il vit à Byzance, sa patrie. Il a un enfant.

— N'as-tu jamais revu Abeille ?

— Non, mais j'ai ouï dire qu'elle avait encore trompé son mari.

— Et Clio ? et la négresse ?

— Elles sont toutes deux à mon service ; la négresse s'occupe des cuisines et Clio fait les chambres. Satyre les aime également.

— Mais Clinias n'habite-t-il pas avec toi ?

— De retour à Alexandrie, il lui arriva d'être mis en jugement à cause du fils du sénateur ; on l'acquitta en raison de sa libéralité envers les juges.

Et il ajouta :

— Pour nous, nous n'eûmes plus aucune aventure.

FIN

DES AMOURS DE LEUCIPPE

ET DE CLITOPHON

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

PROLOGUE

LIVRE PREMIER

OU DU FIGUIER

LIVRE SECOND

OU DU BATEAU

LIVRE TROISIÈME

OU DES BRIGANDS

LIVRE QUATRIÈME

OU DE L'ÉLÉPHANT

LIVRE CINQUIÈME

OU DU CHATEAU

LIVRE SIXIÈME

OU D'ABEILLE

LIVRE SEPTIÈME

OU DE PAN

ÉPILOGUE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le quinze février mil neuf cent quatre

PAR

ED. GARNIER

A CHARTRES

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE



